Fr C 2 14878
Cox
Fre
19069

DE L'AUTORITÉ
DE RABELAIS
DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE.

&c. &c.

THE NEWBERRY
LIBRARY

36

DE L'AUTORITÉ DE RABELAIS DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE, ET DANS LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ, OU INSTITUTIONS ROYALES, POLITIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES, TIRÉES DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL.

Solventur risu tabulæ. Hor.

En Utopie,

De l'imprimerie de l'abbaye de Thélème.

A PARIS,

Chez Gattey, Libraire au Palais-Royal, nº. 14.

1791.

DE L'AUTORITÉ
DES ASSEMBLÉES
PARTICULIÈRES,
DE SON USAGE LÉGITIME,
DE SES ABUS,
OU
INSTRUCTIONS
SUR LES DIVERS ÉTABLISSEMENTS,
TITRES
DE RÉGULARITÉ ET DE NULLITÉ.

A PARIS,
Chez [illegible], Libraire, rue [illegible].

INTRODUCTION.

Il parut, en 1789, une excellente dissertation intitulée : *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente.* J'ai l'air d'avoir parodié ce titre, & voulu faire seulement une plaisanterie ; car qui pourroit parler sérieusement de Rabelais ? Qui ? moi, peut-être. Quant au titre, je le mets ainsi, non parce qu'un auteur que j'aime en a employé avant moi un semblable, mais parce qu'il convient mieux que tout autre au contenu de cet ouvrage.

D'ailleurs nous différons absolument, cet auteur & moi, dans le but que nous nous sommes proposé. Il a combattu l'autorité de Montesquieu sur des points importans ; je veux, sur des points capitaux, montrer quelle doit être celle de Rabelais. Il a fait voir qu'au dix-huitieme siecle l'auteur de l'Esprit des Lois n'avoit soumis que trop souvent la philosophie aux préjugés ; je prouverai que, dès le seizieme, l'auteur de Pantagruel attaqua les préjugés en véritable philosophe.

Notre méthode differe autant que notre but.

Il avoit à combattre les principes d'un auteur très-connu, très-vanté, dont on oppoſoit ſans ceſſe l'autorité à la deſtruction néceſſaire de l'échaffaudage gothique, que nous appellions notre gouvernement. Il lui falloit donc établir les vrais principes, & démontrer en quoi & pourquoi Monteſquieu s'en eſt tant écarté. Moi, je ne veux que rendre à Rabelais ce qui lui eſt dû, le tirer de l'oubli où on le laiſſe, rappeller qu'il avoit baſfoué le culte de certaines idoles que nous avons encore adorées plus de deux ſiecles après lui, & que ſon autorité doit être comptée parmi celles des ſages qui ont préparé la deſtruction de nos ſottiſes politiques & religieuſes. Je dois donc m'appliquer principalement à le faire connoître, & pour cela, moins differter que citer.

C'eſt même de citations que ſera preſqu'entiérement compoſé cet ouvrage. Elles ſeront ſeulement rangées en chapitres, & ſous des titres différens de ceux qu'on lit dans Rabelais. Il écrivoit dans un tems où il falloit bien qu'il ſe couvrît d'un voile allégorique, quelque tranſparent qu'il fût; aujourd'hui la vérité marche le front découvert & levé.

C'eſt une choſe bizarre que le ſuccès de ce joyeux mais redoutable ennemi de la ſuperſtition dans un ſiecle dévôt, & ſon décri dans un ſiecle de philoſophie. Deſpréaux, Racine, Moliere, Lafontaine, admiroient Rabelais, le reliſoient ſans ceſſe, le citoient ſouvent, l'imitoient plus ſouvent encore. De nos jours, on a pris à tâche d'en dire du mal, de le peindre comme un déraiſonneur ivre, qui avoit noyé quelques mots heureux, quelques étincelles d'eſprit dans un fatras d'abſurdités, de groſſiéretés & de plates folies. Un goût dédaigneux & timide, une fauſſe décence ont porté cet arrêt de proſcription; & ni parmi les gens du monde, ni même parmi les gens de letrres, on n'a plus daigné lire Maître François; on auroit rougi d'avouer qu'on l'avoit lu.

Rabelais compare plaiſamment, dans un de ſes prologues, les calomniateurs de ſes écrits, ceux qui de ſon tems les condamnoient comme hérétiques & dangereux, & en interdiſoient la lecture, à ces gens qui crachent au baſſin ou au plat pour dégoûter les convives, & manger tous les bons morceaux. « Preſque pareille,

continue-t-il, non toutefois tant abominable hiſtoire nous conte-t-on d'un médecin, lequel diſoit l'aile du chapon gras être mauvaiſe, & le croupion redoutable, le col aſſez bon, pourvu que la peau en fût ôtée, afin que les malades n'en mangeaſſent, & que tout fût réſervé pour ſa bouche. Ainſi ont fait ces nouveaux diables, voyant tout le monde en fervent appétit de voir & lire mes écrits, ont craché dans le baſſin, c'eſt-à-dire, les ont tous, par leur maniement, ſouillés, décriés & calomniés, en cette intention que perſonne ne les eût, perſonne ne les lût, fors leurs poltronités (1); ce que j'ai vu de mes propres yeux, voire juſqu'à les conſerver religieuſement entre leurs beſognes de nuit, & en uſer, comme de bréviaires, à uſage quotidien ».

Ce n'eſt pas comme hérétiques & dangereux que les *poltronités* d'aujourd'hui condamnent ces mêmes écrits; c'eſt comme bleſſant la décence, le bon goût, le bon ſens, & ne contenant rien dont un eſprit raiſonnable puiſſe

---

1) Comme on dit *leurs majeſtés*.

s'accommoder : mais, de meilleure foi que le médecin gourmand de Rabelais, ce n'eſt pas pour en jouir eux-mêmes qu'ils en ont dégoûté les autres ; & aucun d'eux que je ſache n'en fait ni ſon livre de chevet ni ſon bréviaire.

J'ai depuis long-tems le mauvais goût & la foibleſſe d'être ſur ce roman philoſophique, de l'avis de La Fontaine, de Racine, de Deſpréaux & de Moliere. Ils ſe gardoient bien, ſans doute, & je me ſuis gardé comme eux, d'y tout approuver & de tout relire : ce qui eſt extravagant, obſcur à deſſein, obſcene ſans gaieté, trivial, inſignifiant & groſſier, ne m'a jamais ennuyé qu'une fois. Mais les contes plaiſans, les traits nombreux d'une ſatyre ingénieuſe & délicate, les choſes hardies pour le tems dont pluſieurs l'étoient encore pour le nôtre il y a peu d'années, & celles où brillent un ſens droit, une raiſon ſupérieure, une ſageſſe de tous les tems, tout cela me charmoit ; & chaque fois que je prenois mon Rabelais, ce n'étoit qu'après avoir relu tous ces endroits, marqués dans mon exemplaire, que je pouvois le quitter.

En le reprenant cette année, j'ai ſur-tout

été frappé de l'à-propos, dont ſeroient en ce moment une foule de traits, de paſſages, & même des chapitres entiers. J'ai cru que ce qu'ils contiennent de juſte, de plaiſant & de raiſonnable, ſur les rois, ſur les grands, ſur leurs fantaiſies guerrieres, ſur les pilleries des parlemens & des autres Cours abolies par notre conſtitution; ſur les moines, les cafards, la cour de Rome, & voire même le Pape; que tout cela, dis-je, auroit quelque choſe de piquant, peut-être même d'utile, & pourroit faire *autorité*.

On ne trouvera point ici tout ce qu'il y a de bon & d'agréable dans Rabelais, mais ſeulement ce qui rentroit dans mon ſujet, ce qui pouvoit avoir de l'intérêt dans la circonſtance, & dont l'application devoit frapper tous les yeux. Pour en faire ſentir tout le mérite, ce ſeroit ici le lieu de peindre le ſiecle où l'auteur écrivoit. Mais je ne veux pas faire un long ouvrage; & m'engager dans cette peinture ne ſeroit pas le moyen de le rendre court.

Il ſuffira de rappeller à ceux qui connoiſſent notre hiſtoire que c'étoit ſous le regne de

François Ier. ; ce qui veut dire en plus de mots, ſous un roi poſſédé de la manie des conquêtes, & puni, par des revers, même par la captivité, de cette manie ſanguinaire, il oſa la tourner en ridicule : dans un tems où les parlemens, ſans être auſſi puiſſans qu'ils l'ont été depuis, avoient de la conſidération & de la puiſſance, où du moins ils n'étoient pas encore avilis par la vénalité publique des charges (1) ; il ſe moqua du parlement, des autres cours & de toute la clique judiciaire : enfin à l'époque où le luthéraniſme & le calviniſme, nés des ſcandales de la cour de Rome, avoient enlevé au Pape une grande partie de l'Europe, mais où la France, *très-chrétienne* & obſtinément romaine, brûloit les proteſtans, les faiſoit maſſacrer à Mérindol, & révéroit ſuperſtitieuſement l'autorité papale; il cribla de plaiſanteries les

(1) Ce fut ſous François I, & à l'occaſion de ſes guerres d'Italie, que cette vénalité s'introduiſit, plutôt par le fait que par le droit, dit le préſident Hénault, & il ajoute que, même long-tems depuis ce regne, on faiſoit encore ſerment au parlement de n'avoir pas acheté ſon office, ce qui fut ſagement aboli en 1597, par arrêt du parlement.

prêtres, les moines, & la cour de Rome & son chef. De notre tems bien des auteurs se sont acquis une grande réputation de hardiesse philosophique sans en avoir fait autant.

En citant Rabelais, je conserverai à son style, autant qu'il me sera possible, son antique simplicité, son originalité piquante, son harmonie, sa naïveté, ses graces. Je ne ferai disparoître que quelques constructions pénibles, quelques inversions forcées qui le rendent souvent obscur, & quelques mots, devenus inintelligibles à qui n'a pas l'usage de notre langue ancienne; j'adoucirai l'orthographe, alors dans son enfance & hérissée de consonnes, qui depuis ont disparu de la prononciation & ensuite de l'écriture. J'expliquerai dans des notes fort courtes ce qui aura besoin d'explication.

Mais c'est trop m'étendre sur ce que je ferai; il vaut mieux faire, & pour commencer à parler comme Rabelais, ne pas *lanterner* si longtems. Le premier chapitre dira mieux ce que je me propose dans mon entreprise & *labeur*.

DE L'AUTORITÉ
DE RABELAIS
DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE,
&c. &c.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il y a dans les ouvrages de Rabelais, ſous l'extérieur de la folie, un ſens profond, politique & philoſophique, qu'on doit ſe donner la peine d'y chercher.

En doutez-vous, lecteur? liſez ce qu'il en dit lui-même, au prologue de ſon premier livre. « Alcibiade, au dialogue de Platon, intitulé

le Banquet, louant son précepteur Socrates, sans controverse prince des philosophes, entr'autres paroles, le dit être semblable aux *Silènes*. Silènes étoient jadis petites boites, telles que voyons de présent aux boutiques des apothicaires, peintes au-dessus de peintures joyeuses & frivoles, comme de harpies, satyres, oisons-bridés, lievres cornus, canes bâtées, boucs volans, cerfs limonniers, & autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire, quel (1) fut Silène, maître du bon Bacchus: mais au-dedans l'on réservoit les fines drogues, comme baume, ambregris, amomon, musc, civette, pierreries & autres choses précieuses. Tel disoit être Socrates, parce que le voyant au-dehors, & l'estimant par l'extérieure apparence, n'en eussiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il étoit de corps, & ridicule en son maintien, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fou, simple en mœurs, rustique en vêtemens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la république, toujours riant, toujours buvant d'autant à un chacun, toujours se guabelant (2), toujours dissimulant son divin savoir. Mais ouvrant

(1) Tel que fut.

(2) Plaisantant & se moquant.

cette boîte, eussiez au-dedans trouvé une céleste & impréciable (1) drogue, entendement plus qu'humain, vertus merveilleuses, courage invincible, sobresse (2) non pareille, contentement certain, assurance parfaite, dépriſement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent & bataillent.

» À quel propos, à votre avis, tend ce prélude & coup d'essai? Pour autant que vous, mes bons disciples, & quelques autres fous de séjour (3), lisant les joyeux titres d'aucuns livres de notre invention, comme *Gargantua*, *Pantagruel*, *Fessepinte*, *la dignité des Braguettes*, *des pois au lard cum commento*, &c.; jugez trop facilement n'être au-dedans traité que mocqueries, folâtreries & menteries joyeuses : vu que l'enseigne extérieure, (c'est le titre) sans plus avant enquérir, est communément reçu à dérision & gaudisserie : mais par telle légéreté ne convient estimer les œuvres des humains; car vous-mêmes dites que l'habit ne fait le

(1) Inappréciable.

(2) Sobriété.

(3) Expression originaire du Dauphiné & du Languedoc pour dire *oiseux* ou *de loisir*, comme sont les soldats pendant les *séjours*. De là *séjourné* pour *reposé*, &c.

moine ; & tel eſt vêtu d'habit monacal, qui au-dedans n'eſt rien moins que moine ; & tel eſt vêtu de cape d'Eſpagnol, qui en ſon courage nullement n'affiert (1) à Eſpagne. C'eſt pourquoi faut ouvrir le livre, & ſoigneuſement peſer ce qui y eſt déduit. Lors connoîtrez que la drogue dedans contenue, eſt bien d'autre valeur que ne promettoit la boîte. C'eſt-à-dire que les matieres ici traitées ne ſont tant folâtres, comme le titre au-deſſus prétendoit.

» Et poſé le cas qu'au ſens littéral vous trouviez matieres aſſez joyeuſes & bien correſpondantes au nom, ne faut pas toutefois demeurer là, comme au chant des ſyrenes, ains à plus haut ſens interpréter ce que par aventure cuidiez (2) dit de gaieté de cœur..... Vîtes-vous onc chien rencontrant quelque os médullaire (3) ? c'eſt, comme dit Platon, la bête du monde la plus philoſophe. Si vu l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel ſoin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entâme, de quelle affection

(1) N'appartient, ne touche de près ; ce mot venoit de *ad* & de *ferire*.

(2) Vous croyiez.

(3) Rempli de moëlle.

il le brise, & de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à ce faire? quel est l'espoir de son étude? quel bien prétend-il? rien plus qu'un peu de moëlle. Vrai est (1) que ce peu est plus delicieux que le beaucoup de toutes autres, parce que la moëlle est aliment élabouré à perfection de nature.

» A l'exemple d'icelui, vous convient être sages pour flairer, sentir & estimer ces beaux livres.... Puis par curieuse leçon & méditation fréquente, rompre l'os & sucer la substantifique moëlle, c'est-à-dire, ce que j'entends par ces symboles pythagoriques, avec espoir certain d'être faits escorts (2) & preux à ladite lecture; car en icelle bien autre goût trouverez, & doctrine plus absconse (3); laquelle vous révélera de très-hauts sacremens & mysteres honorifiques, tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique & vie économique ».

Or, voilà préciſément, lecteur, la peine que je veux vous épargner, en la prenant moi-même. J'ai rompu l'os, & je vous offre la moëlle.

---

(1) Il est vrai.

(2) Prudens, de l'italien *scorto*.

(3) Secrete, cachée, du latin *abscondere*.

CHAPITRE II.

De la Liſte civile, ou de la dépenſe perſonnelle d'un Roi.

ABSOLU ou non, un roi eſt toujours choſe fort chere dans un état. Pour faire ſentir cette vérité, autant qu'il le pouvoit ſous un roi deſpote, magnifique & prodigue, Rabelais ſe ſert d'une allégorie ingénieuſe qui ne paroît aux yeux des non-voyans qu'une exagération ridicule.

Il fait ſon roi Grand-Gouſier, & ſa reine Gargamelle de la race des géans. Le nom de grand-gouſier ou goſier porte la ſignification avec lui; & celui de gargamelle, ſoit qu'il ſignifie auſſi *gorge* ou *goſier*, en ſtyle burleſque, comme le veulent les commentateurs, ou qu'il ne ſoit qu'une corruption de *grande gamelle*, a, comme on voit, le même ſens. Le nom de leur fils Gargantua, ne veut pas dire autre choſe, & vient de l'Eſpagnol *garganta*, la gorge.

Qu'il ait voulu déſigner dans le perſonnage de Grand-Gouſier, notre bon roi Louis XII,

ou qu'on lui ait prêté depuis cette intention, toujours eſt-il vrai qu'il a repréſenté dans cette famille royale une famille de mangeurs; & ſous cette allégorie, ce qu'eſt pour un état monarchique l'entretien de la maiſon d'un roi.

Il ne fait pas plus de grace à l'héritier préſomptif. Lorſque le petit Gargantua eſt né & baptiſé, il s'agit de le nourrir; « Et lui furent ordonnées, dit Rabelais, dix-ſept mille neuf cents treize vaches, pour l'alaiter ordinairement; car de trouver nourrice ſuffiſante, n'étoit poſſible en tout le pays, conſidéré la grande quantité de lait requis pour icelui alimenter. Combien qu'aucuns docteurs ſcotiſtes aient affirmé que ſa mere l'alaita, & qu'elle pouvoit traire de ſes mammelles quatorze cents deux pipes, neuf potées de lait pour chacune fois, ce qui n'eſt vraiſemblable, & a été la propoſition déclarée mammalement ſcandaleuſe, des pitoyables oreilles offenſive (1), & ſentant de loin héréſie ».

Les frais de ſon habillement ſont en proportion de ceux de ſa nourriture. » Pour ſa chemiſe furent levées neuf cents aulnes de toile de

(1) Offenſant les oreilles pieuſes. Sarcaſme contre les décrets de la Sorbonne, qui, ſur le moindre prétexte, déclaroient alors hérétique, & livroient pieuſement un homme aux fagots de la juſtice.

Chaſtelleraud..... pour ſon pourpoint, huit cents treize aulnes de ſatin blanc, & pour les aiguillettes, quinze cents neuf peaux & demi de chiens.... pour ſes chauſſes furent levées, onze cents cinq aulnes & un tiers d'eſtamet (1) blanc; pour ſes ſouliers, dix-huit cents aulnes de velours bleu..... ſa ceinture fut de trois cents aulnes & demie de ſerge de ſoie, moitié blanche & moitié bleue.... pour ſa robe, furent levées neuf mille ſix cents aulnes, moins deux tiers de velours bleu comme deſſus; pour ſon bonnet, trois cents deux aulnes un quart de velours blanc, & fut la forme d'icelui large & ronde à la capacité du chef, &c. »

Il ne faut ſans doute à nos fils de rois, ni tant de lait, ni tant d'étoffe; mais ajoutez à leur dépenſe réelle les voleries & le gaſpillage de ce qui les entoure, vous ne ſerez pas bien loin de compte.

---

(1) De tricot.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

De l'Education d'un Roi.

CE n'eſt pas tout de nourrir & d'habiller un jeune prince : il faut l'élever ; & c'eſt-là le difficile. Si vous voulez avoir une idée de ce que Rabelais trouvoit de ridicule dans l'éducation de ſon tems, & de celle qu'il auroit voulu mettre à la place, liſez ce chapitre & le ſuivant.

« Gargantua, depuis trois juſques à cinq ans, fut nourri & inſtitué en toute diſcipline convenante, par le commandement de ſon pere ; & celui tems paſſa comme le petits enfans du pays ; c'eſt à ſavoir, à boire, manger & dormir ; à manger, dormir & boire ; à dormir, boire & manger ».

Après ce trait plaiſant, vient une longue énumération des paſſe-tems du bambin. Ce ſont quatre pages d'abſurdités & de niaiſeries, telles que celles-ci. « Toujours ſe vautroit par les fanges, acculoit ſes ſouliers, bâilloit ſouvent aux mouches, & couroit volontiers après les papillons (1), dont ſon pere tenoit l'empire ; il

(1) Papillons.

buvoit en sa pantoufle, & se frottoit ordinairement le ventre d'un panier : il s'asseyoit entre deux selles le cul à terre, se couvroit d'un sac mouillé, buvoit en mangeant sa soupe, se cachoit en l'eau pour la pluie, mettoit la charette devant les bœufs, mangeoit son pain blanc le premier, faisoit de la terre le fossé, gardoit la lune des loups : les petits chiens de son pere mangeoient en son écuelle, lui de même mangeoit avec eux ; il leur mordoit les oreilles, ils lui égratignoient le nez, &c. ». Absurdités & niaiseries si vous voulez, mais qui ne ressemblent pas trop mal à la premiere éducation de nos princes, entre les mains des femmes.

Si je disois, par exemple, « il avoit passé sa minorité à battre le tambour, à sonner du cor, à faire de petits jets d'eau avec des tuyaux de plume, à prendre des moineaux avec des pigrièches », j'aurois l'air de continuer à copier Rabelais parlant du petit Gargantua ; point du tout : c'est une note sur Louis XIII, datée de 1617, trouvée à la Bastille, le grand jour des révélations, c'est-à-dire, le jour de sa prise. (*Mém. sur la Bastille*, tom. I.)

Sur la fin de la cinquieme année, Grand-Gousier alla voir son fils chez ses gouvernantes. « Là il fut réjoui comme un tel pere pouvoit être, voyant un sien tel enfant ; &, le baisant &

accolant, l'interrogeoit de petits propos puériles en diverſes ſortes ; & but d'autant avec lui & ſes gouvernantes, auxquelles il demandoit entr'autres choſes ſi elles l'avoient tenu blanc & net.

» Le petit Gargantua prend la parole, & répond que dans tout le pays il n'y a garçon plus net que lui ; & la preuve qu'il en donne, c'eſt que par longue & curieuſe expérience il a inventé une maniere de..... mais ne dois-je pas craindre de choquer ici le goût trop délicat de mes lecteurs ? Non ; dans un livre philoſophique on ne doit point s'arrêter à ces minuties. Le deſir d'être utile excuſe tout. Il avoit donc inventé une maniere de ſe torcher le cul ; c'étoit d'employer à cet uſage un oiſon avec ſon duvet.

Les raiſons qu'il en donne & la belle diſſertation qu'il fait là-deſſus ſeroient ici fort inutiles ; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt de voir la conſéquence paternelle que Grand-Gouſier tire de cet entretien.

Philippe, roi de Macédoine, dit-il aux gouvernantes, reconnut le bon ſens de ſon fils Alexandre à le voir manier habilement & dompter un cheval robuſte & fougueux ; c'eſt ce qui l'engagea à lui donner pour précepteur Ariſtote, le premier des philoſophes de la Gréce. « Mais je vous dis qu'en ce ſeul propos je connois que

l'entendement de mon fils Gargantua participe de quelque divinité, tant je le vois aigu, subtil, profond & serein; & parviendra à degré souverain de sapience, s'il est bien institué ».

Il cherche donc un savant pour l'endoctriner: on lui enseigne un grand docteur sophiste, qui apprend à Gargantua son alphabet, si bien qu'il le disoit par cœur à rebours; il lui fait ensuite lire trois ou quatre bouquins inutiles & pédantesques, inconnus aujourd'hui, & dès ce tems-là fort dignes de l'être; vient ensuite une bordée d'autres auteurs encore plus obscurs, dont les noms ridicules sont en partie de l'invention de Rabelais, & n'annoncent que sotise & inutilité.

Au milieu de cette belle instruction, le pédant meurt: un autre lui succéde, vieux toussieux, dit Rabelais, nommé maître Jobelin Bridé, lequel suit les mêmes erremens, & ne farcit la tête de son éleve que de telles & semblables lectures. « A tant son pere apperçut que vraiment il étudioit très-bien, & y mettoit tout son tems; toutefois qu'en rien ne profitoit, & qui pis est, en devenoit fou, niais, tout rêveur & rassoté ».

Il consulte un homme sage, qui lui dit qu'il vaudroit mieux ne rien apprendre, que tels livres sous tels précepteurs. Cet homme fait voir au roi un jeune page élevé par de meilleurs maîtres. Le page adresse à Gargantua,

un discours plein de grace, de politesse & de bon sens. « Mais toute la contenance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache, & se cachoit le visage de son bonnet, & ne fut possible de tirer de lui une parole, non plus qu'un pet d'une âne mort ».

Lecteur, ne vous scandalisez pas de cette polissonnerie; attachez-vous au sens de cette petite scène allégorique : rappellez-vous, combien de princes, nés peut-être avec de l'esprit naturel, sont devenus incapables de la moindre réponse, par l'éducation niaise & insignifiante qu'ils ont reçue : rappellez-vous ce trait du duc de Berry, à la séance du parlement, pour sa renonciation à la couronne d'Espagne.

Le premier président lui adressa un compliment: le prince avoit appris une réponse de six lignes; il dit & répéta plusieurs fois, *Monsieur*.... sans pouvoir aller plus loin. Le premier président attendit le peu de tems qu'auroient pu durer deux phrases, & s'inclina profondément, comme si la réponse eût été finie. Ce prince, affligé du déconcertement, où il s'étoit trouvé, ne levoit par les yeux, & garda un silence morne jusqu'à Versailles. Pour l'achever, une princesse de Montauban vient au-devant de lui à son arrivée, & le félicite impudemment sur son éloquence. Le prince, n'y pouvant plus tenir, s'é-

chappe brusquement, & lorsqu'il est en liberté il s'abandonne aux larmes & aux cris. Il s'emporte contre son gouverneur, qu'il accuse de sa mauvaise éducation. » On n'a cherché qu'à m'abrutir, s'écrioit-il en sanglotant, on y a réussi; on m'a rendu incapable de tout. Cet état violent dura deux heures ». (*Mém. de Duclos.* tom. I.) N'est-ce pas-là précisément la scène du fils de Grand-Goulier ?

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

Le bon roi fut si courroucé de la sottise de son fils, qu'il vouloit occire maître Jobelin. Mais on l'appaisa : il se contenta de le chasser & de donner sa place à Ponocrates, instituteur du jeune page. On sera tout surpris de trouver dans Rabelais, non plus une satyre contre les mauvaises éducations, mais un plan régulier d'institution domestique.

Ponocrates commence par bien purger le cerveau de son éleve, & lui faire oublier tout ce qu'il avoit appris; il distribue ensuite l'emploi de sa journée, de maniere qu'il n'y ait pas une heure de perdue. Les lectures utiles, la toilette, les repas, les exercices du corps se succédent, & quelquefois s'unissent ensemble. Voici, par exemple, un genre d'instruction auquel on ne songe gueres, quoiqu'on l'ait tous les jours sous la main. « Au commencement des repas étoit lue quelqu'histoire plaisante des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'il eût pris son vin. Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture, on commençoit à deviser joyeuse-

ment, parlant de la vertu, propriété, efficace & nature de tout ce qui leur étoit servi à table; du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines & de l'apprêt d'icelles. Ce que faisant apprit en peu de tems tous les passages à ce compétens en Pline, Athenée, Dioscoride, Aristote, Elien, &c..... & si bien & entiérement retint en sa mémoire les choses dites, que pour lors n'étoit médecin qui en sût la moitié tant comme il faisoit ».

Après le repas, on apportoit des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites inventions & gentillesses d'arithmétique; ce qui lui fit prendre goût à cette science, dans laquelle, tout en jouant, il fit tant de progrès que Tunstal, auteur anglois qui en avoit écrit, confessa qu'en comparaison de lui, il n'y entendoit que le haut-allemand.

La musique n'étoit pas oubliée dans cette éducation libérale. « Ils s'ébaudissoient à chanter musicalement à quatre & cinq parties, ou sur un thême (1), à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flute allemande, de la viole & de la saquebute (2) ».

(1) Sur un sujet donné.

(2) Instrument alors fort à la mode, espece de trompette

Venoient enſuite les exercices du corps, ſous la direction de l'écuyer Gymnaſte. Monter un cheval léger à la courſe, le faire voltiger, franchir les foſſés, ſauter les palis & tourner court dans un cercle à droite & à gauche ; ſauter d'un cheval ſur l'autre, les monter ſans étriers, des deux côtés également, les guider ſans bride ; apprendre à manier la lance & les autres armes utiles à la guerre ; chaſſer, jouer au ballon, & le lancer en l'air autant du pied que du poing, tout cela ne formoit qu'une partie des exercices de Gargantua ; l'autre partie, preſqu'inconnue dans l'éducation de nos enfans, & ſur-tout dans celle des enfans de nos rois, n'en ſeroit pas pour cela moins utile.

« Il luttoit, couroit, ſautoit, c'eſt-à-dire d'un ſaut perçoit un foſſé, voloit ſur une haie, montoit ſix pas contre une muraille, & rampoit de cette façon juſqu'à une fenêtre de la hauteur d'une lance : il nageoit en eau profonde, à l'endroit, à l'envers, de côté, de toutes les manieres, plongeoit au fond la tête la premiere ; puis s'élançoit dans un bateau, le tournoit, le gouvernoit, le guidoit vîte ou lentement, ſoit au fil de l'eau, ſoit contre le cou-

---

qui s'alonge à volonté. C'eſt le *trombone* ou le *pauſaun* des Allemands.

rant, ou le retenoit en pleine écluſe. Il ramoit, tendoit la voile, montoit au mât, ajuſtoit la bouſſole, les boulines, le gouvernail. Puis ſortant de l'eau, il graviſſoit en courant une montagne & la deſcendoit avec la même rapidité; il grimpoit aux arbres comme un chat; montoit le long d'un câble attaché à quelque haute tour, & ſe laiſſoit deſcendre avec autant de rapidité que d'aſſurance ».

Après pluſieurs autres jeux de cette eſpece, « lui frotté, nettoyé & rafraîchi d'habillemens, tout doucement retournoit, & paſſant par quelques prés ou autres lieux herbus, viſitoient les arbres & plantes, les conférant avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Théophraſte, Dioſcoride, Pline, &c., & en emportoient leurs pleines mains au logis ».

Le ſouper étoit comme le dîner, accompagné de ectures, de propos inſtructifs; ſuivi de muſique vocale & inſtrumentale, ou de petits paſſetems avec des cartes & des dez. Quelquefois ils alloient viſiter les compagnies des gens lettrés, ou de gens qui euſſent vu les pays étrangers.

La nuit venue, avant de ſe retirer, ils alloient au lieu du logis le plus découvert, contempler la face du ciel : là ils remarquoient le cours des étoiles, les cométes, s'il y en avoit,

les figures, situations, aspects, oppositions & conjonctions des astres. Le maître & l'éleve récapituloient ensuite brièvement ce qu'ils avoient vu, lu, fait & entendu dans la journée; puis ils prioient Dieu & s'alloient coucher.

Lorsque l'air étoit pluvieux & ne permettoit pas la promenade & les exercices après le dîner, ils demeuroient à la maison, & s'amusoient à botteler du foin, à fendre & scier du bois, à battre des gerbes dans la grange; puis étudioient l'art de peinture & de sculpture : ou bien ils alloient voir comment on tiroit les métaux, ou comment on fondoit l'artillerie; ou alloient visiter les lapidaires, orfévres & tailleurs de pierreries, ou les chimistes & monnoyeurs; ou les hautelissiers, les tissutiers, les veloutiers, les horlogers, miroitiers, imprimeurs, organistes, teinturiers & autres sortes d'ouvriers; « &, partout donnant le vin, apprenoient & considéroient l'industrie & invention des métiers. »

» Alloient ouïr les leçons publiques, les actes solemnels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des avocats, les sermons des prêcheurs évangéliques; passoit par les salles & lieux ordonnez pour l'escrime, & là s'essayoit contre les maîtres, & leur montroit par évidence qu'autant, voire plus en savoit qu'iceux. Et au lieu d'herboriser, visitoient les boutiques des dro-

gueurs, herbiers & apothicaires, & soigneusement considéroient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, & ensemble comment on les préparoit.

» Toutefois Ponocrates, pour délasser son éleve de cette continuelle & véhémente intention des esprits, choisissoit, une fois le mois, quelque jour bien clair & serein, auquel ils sortoient au matin de la ville, & alloient à Gentilly, à Boulogne, à Montrouge, au pont de Charenton, ou à Vanvre, ou à Saint-Cloud. Et là, passoient toute la journée à faire la plus grande chere dont ils se pouvoient aviser ; raillant, gaudissant, buvant d'autant; jouant, chantant, dansant, se vautrant en quelque beau pré; dénichant des passereaux, prenant des cailles, pêchant aux grenouilles & écrevisses. Mais encore que cette journée fût passée sans livre & lectures, point elle n'étoit passée sans profit. Car en ce beau pré ils récoloient par cœur quelque plaisans vers de l'agriculture de Virgile ou d'Hésiode; décrivoient quelques plaisantes épigrammes en latin; puis les mettoient en rondeaux & ballades en langue françoise.

» Ainsi fut élevé Gargantua; & continuoit ce procèz (1) de jour en jour, profitant, comme

(1) Procédé.

entendez que peut faire un jeune homme de bons sens, en tel exercice ; lequel, combien qu'il semblât pour le commencement difficile, fut en la continuation tant doux, léger & délectable, que mieux ressembloit un passe-tems de roi, que l'étude d'un écolier ».

Ainsi ne furent jamais élevés nos fils de rois ; & je ne prétends pas donner pour un parfait modele d'éducation royale cette institution rabelaisienne ; mais on ne feroit pas si mal d'en adopter une partie ; & si, par exemple, on tiroit ainsi une instruction utile des plus communes actions de la vie, si l'on entremêloit de cette maniere les exercices de l'esprit & ceux du corps, il est à croire que les rois ne s'en porteroient & n'en vaudroient que mieux.

CHAPITRE V.

De la guerre & de la paix.

L'ABSURDITÉ, la nullité des motifs, qui occasionnent la plupart des guerres, l'éloignement qu'un bon roi doit avoir pour toute guerre inutile, & les moyens qu'il doit employer pour la prévenir, la folle jactance d'un prince fanfaron, & l'humiliation dont elle mérite d'être suivie, tout cela se trouve parfaitement représenté dans la guerre, déclarée à Grand-Gousier par Picrochole.

Aujourd'hui que quelques Picrocholes se mettent, comme des enfans mutins, en colere contre une nation libre; qu'ils pensent avoir une armée, parce qu'ils ont rassemblé quelques bandits, & un trésor inépuisable, parce qu'ils ont ajouté quelques millions à leurs dettes; avant qu'ils aient achevé de courir à leur honte & à leur perte, je voudrois, s'ils entendent encore le françois, leur faire lire le récit d'une guerre qui ne ressemble pas mal à celle qu'ils veulent entreprendre, & leur en présage le succès.

Les Fouaciers de Lerné, sujets de Picrochole, insultent gratuitement les bergers de Grand-

Gouſier, & les maltraitent à coups de fouet. Les métayers du pays viennent au ſecours des bergers, chaſſent les ennemis à coups de bâtons & de pierres, & s'emparent de leurs fouaces, en les payant au prix courant. Picrochole entre en fureur, &, ſans s'informer davantage, fait crier par ſon pays ban & arriere ban. Ordre à tous ſes ſujets, ſous peine de la hart, de s'aſſembler en armes, à l'heure de midi. En dînant, il diſtribue les emplois de l'armée, & ordonne qu'elle ſe mette en marche.

Elle ſe répand dans le pays ſans ordre ni diſcipline, emmenant les beſtiaux, la volaille; « abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ſeps, croulant tous les fruits des arbres. C'étoit un déſordre incomparable ». On a beau ſupplier les ſoldats & ſe mettre à leur merci : « rien plus ne répondoient, ſinon qu'ils leur vouloient apprendre à manger de la fouace ».

Mais une partie de l'armée, après avoir ravagé le bourg de Sevillé, étant entré dans le clos de l'abbaye pour le piller, en eſt chaſſée avec perte & entiérement miſe en déroute par le brave moine, frere Jean des Entommures, armé du bâton de la croix, dont il les aſſomme, frappant ſur eux, ſans dire gare, à tort & à travers. Ses moines le ſuivent, *égorgetant* avec de petits coûteaux ceux qu'il bleſſe & qu'il

renverse, dépouillant ceux qu'il tue ; & croyez que c'étoit le plus horrible spectale qu'on vit oncques ».

Cependant Picrochole s'avance d'un autre côté avec ses gens, assiége la roche Clermaud, & s'en empare.

Le bon roi Grand-Gousier, apprenant toutes ces nouvelles, est pénétré de douleur. Il s'étonne qu'un ancien ami & allié vienne ainsi brusquement l'assaillir. Il prie Dieu de l'inspirer, de l'aider, jure & proteste devant lui de n'avoir jamais ni offensé ce roi, ni fait aucun dommage à ses gens. « Bon Dieu, tu connois mon courage, car à toi rien ne peut être célé ; si par cas il étoit devenu furieux, & que pour lui réhabiliter son cerveau tu me l'eusses ici envoyé, donne-moi & pouvoir & savoir le rendre au joug de ton saint vouloir par bonne discipline..... Las ! ma vieillesse ne requéroit dorénavant que repos, & toute ma vie n'ai rien tant souhaité que la paix : mais il faut, je le vois bien, que maintenant de harnois je charge mes pauvres épaules, lasses & foibles, & qu'en ma main tremblante je prenne la lance & la masse, pour secourir & garantir mes pauvres sujets. La raison le veut ainsi ; car de leur labeur je suis entretenu ; & de leur sueur je suis nourri, moi, mes enfans & ma famille. Ce nonobstant, je

je n'entreprendrai guerre que je n'aie essayé tous les arts & moyens de paix ».

Il fit assembler son conseil, où il fut décidé qu'on députeroit quelques hommes prudens vers Picrochole, pour lui demander pour quoi il en agissoit ainsi ; & qu'on enverroit à Paris quérir Gargantua & ses gens, pour venir, s'il en étoit besoin, défendre les états de son pere.

L'ambassadeur chargé de haranguer Picrochole, lui adresse un discours plein de raison & de sagesse. Il lui rappelle l'ancienne amitié que Grand-Gousier lui avoit témoignée, & sa fidélité à observer les traités. Quelle furie t'inspire donc, lui dit-il ? Quelle rage d'attaquer ses terres, sans en avoir été provoqué par lui ni par les siens ? « Où est foi ? où est loi ? où est raison ? où est humanité ? où est crainte de Dieu ? Cuides-tu ces outrages être célés aux esprits éternels, & au Dieu souverain, juste rétributeur de nos entreprises ? Si le cuides, tu te trompes, car toutes choses viendront à son jugement. Sont-ce fatales destinées ou influences des astres, qui veulent mettre fin à tes aises & repos ? Ainsi ont toutes choses leur fin & période ; & quand elles sont venues à leur point superlatif, elles sont en bas ruinées ; car elles ne peuvent long-tems en tel état demeurer. » Enfin il le conjure de rentrer en lui-même, de s'en retourner paisiblement, de payer

ſeulement les dommages faits par ſon armée, & de donner pour otages quelques ſeigneurs de ſa cour.

A tout cela Picrochole ne répond autre choſe, ſinon : venez les quérir, venez les quérir ; ils vous en broyeront de la fouace. L'ambaſſadeur retourne vers Grand-Gouſier « qu'il trouve à genoux, tête nue, incliné en un petit coin de ſon cabinet, priant Dieu qu'il voulût amollir la colere de Picrochole & le mettre au point de raiſon, ſans y procéder par force. » L'ambaſſadeur lui déclare qu'il n'y a rien à eſpérer de Picrochole, qui lui paroît hors de ſens, délaiſſé de Dieu, & qui, pour tout éclairciſſement, ne lui a dit que quelques mots de fouaces, d'où il conclut qu'il faut que l'on ait fait outrage à ſes fouaciers.

Grand-Gouſier prend des informations, apprend le ſujet de la querelle, & reconnoît, ainſi que ſon conſeil, qu'elle eſt injuſte, puiſque les fouaces ont été payées. Cependant, dit-il, puiſqu'il n'eſt queſtion que de quelques fouaces, j'eſſaierai de le contenter, car il me déplaît trop de lever guerre. On avoit pris cinq douzaines de fouaces, il en commanda cinq charretées qu'il envoya vers Picrochole, avec une ſomme conſidérable d'argent pour un des fouaciers, bleſſé dans le premier choc, & le don d'une belle métairie à perpétuité. Picrochole & ſon général crurent qu'ils

avoient peur. Ils rejetterent les propoſitions de paix ; & pour dernier outrage, ils prirent argent & fouaces, & bœufs & charretes, & renvoyerent les ambaſſadeurs ſans mot dire, ſinon qu'ils n'approchaſſent pas davantage, & qu'ils ſe tinſſent prêts à la guerre.

Après ce bel exploit, les généraux & les courtiſans de Picrochole l'environnent, le félicitent, & lui propoſent de partager ſon armée en deux, dont l'une ira ſe ruer contre Grand-Gouſier & ſes gens : elle n'aura pas de peine à les vaincre ; & là, diſent-ils, vous recouvrerez de l'argent à tas ; « car le villain en a du comptant. Villain, diſons-nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un ſou. Théſauriſer eſt fait de villain. »

L'autre partie tirera cependant vers l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois, la Gaſcogne, &c. & prendra ſans réſiſtance villes, châteaux & forteresſes. Vous ſaiſirez tous les vaiſſeaux, à Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz, à Fontarabie ; &, côtoyant la Galice & le Portugal, vous pillerez tous les lieux maritimes juſques à Lisbonne. Par la corbieu, l'Eſpagne ſe rendra ; vous paſſerez le détroit, qui, de votre nom, ſera nommé la mer Picrocholine. « Voici Barberouſſe qui ſe rend votre eſclave. Je, dit Picrochole, le prendrai à merci. Voire, dirent-ils, pourvu qu'il ſe faſſe baptiſer. » Ils pourſuivent ce plan de campagne,

& conduiſent l'armée en Afrique, en Barbarie, puis à Maïorque, à Minorque, en Sardaigne, en Corſe, enfin en Italie, & *à dioufias* Rome. « Le pauvre monſieur du Pape ſe meurt déja de peur. Par ma foi, dit Picrochole, je ne lui baiſerai pas ſa pantoufle. » L'armée paſſe enſuite en Aſie, & l'a bientôt conquiſe. Ici les conquérans ne parlent plus au futur, ni même au préſent, mais au paſſé, & traitent la choſe comme faite.

Pendant ce tems-là, la premiere partie de l'armée, après avoir vaincu Grand-Gouſier, s'eſt avancée au nord, comme l'autre au midi, s'eſt emparée des royaumes & des empires ſeptentrionaux, & vient enfin ſe réunir à l'autre, en Turquie. On tue, on extermine tous ces mécréans, & Picrochole donne leurs biens à ceux qui l'ont ſervi honnêtement. « La raiſon, dit-il, le veut, c'eſt équité. » Là-deſſus il ſe met à leur faire la diſtribution des terres, & eux de le remercier & de faire des vœux pour lui.

« Là préſent étoit un vieux gentilhomme, nommé Echephron, éprouvé en divers haſards, & vrai routier de guerre, lequel oyant ce propos, dit : j'ai grand'peur que toute cette entrepriſe ne ſoit ſemblable à la farce du pot au lait, duquel un cordonnier ſe faiſoit riche par rêverie; puis, le pot caſſé, n'eut de quoi dîner. Que prétendez-vous par ces belles conquêtes ? Quelle ſera

la fin de tant de travaux & de traverſes ? — Ce ſera, dit Picrochole, que nous retournés, nous repoſerons à notre aiſe. — Dont dit Echephron: & ſi jamais n'en retournez ? car le voyage eſt long & périlleux. N'eſt-il pas mieux que dès à préſent nous nous repoſions, ſans nous mettre en ces haſards ? Oh ! dit Spadaſſin, pardieu, voici un bon rêveur..... Qui ne s'aventure n'a cheval ni mule, dit Salomon. — Qui trop s'aventure, dit Echephron, perd & cheval & mule. » — Rien de tout cela ne touche ni les généraux ni Picrochole, qui ſe leve en diſant : Sus, qu'on dépêche tout, & qui m'aime me ſuive. »

Il ne faut pas oublier que cette ſcène d'un ſi bon comique parut ſous le regne d'un roi qui ne reſſembloit que trop à Picrochole, & à qui il en méſadvint comme à lui. C'eſt ainſi que, ſous le regne d'un autre roi conquérant, Boileau oſa ridiculiſer cette même fantaiſie de guerroyer, en ſe ſervant des mêmes armes, & faiſant uſage, comme Rabelais, d'une converſation connue, entre Cinéas & Pyrrhus. Ce qui n'empêche pas que Boileau n'ait été nommé un vil flatteur par des gens de lettres qui ont accablé de flatteries un roi bien au-deſſous de Louis XIV, & les maîtreſſes de ce roi, & les favoris de ces maîtreſſes, & les catins de ces favoris.

CHAPITRE VI.

Suite du précédent.

DANS ce même tems Gargantua, rappellé par son pere, revenoit de Paris, accompagné de Ponocrates son gouverneur, de son maître d'exercices Gymnaste, du jeune page Eudemon, & suivi à quelque distance, de ses gens & de tout son train. En approchant du pays il envoie Gymnaste à la découverte des ennemis. Gymnaste, monté sur un bon cheval, rencontre un détachement; &, après s'être dit *pauvre diable*, à toutes questions qu'on lui fait, il se met à faire sur son cheval des tours de voltige & des sauts si surprenans qu'on le prend en effet pour un diable. L'épouvante se met dans la troupe. Gymnaste en profite, tire son épée, frappe d'estoc & de taille, tue le capitaine & plusieurs soldats; le reste prend la fuite.

» Ce fait, Gymnaste se retire, considérant que les cas de hazard, jamais ne les faut poursuivre jusqu'à leur période; & qu'il convient à tous chevaliers révérentement traiter leur bonne fortune, sans la molester ni gêner ». Il revient à son maître, raconte ce qu'il a fait, « affirmant

qu'ils n'étoient que marauds, pillards & brigands, ignorans de toute discipline militaire, & que hardiment ils se missent en voie (1) : car il leur seroit très-facile de les assommer comme bêtes. C'est ce qu'ils font, peu nous importe comment.

Picrochole se mit en fureur lorsqu'il sut la défaite de son détachement ; lorsqu'il apprit que les diables avoient couru sur ses gens & les avoient mis en déroute. Il tint conseil toute la nuit ; & le résultat fut que sa puissance étoit telle, qu'il pouvoit défaire tous les diables d'enfer, s'ils y venoient. Mais, pour plus grande sûreté, en envoyant un second détachement plus nombreux, il fait asperger les soldats d'eau bénite, & donner à chacun une étole en écharpe ; ce qui ne les empêcha pas de fuir encore, lorsqu'ils eurent rencontré Gargantua, sa troupe & le moine, qui, jurant toujours selon sa coutume, s'écrie en les voyant : chocquons, diables ! chocquons. Ils fuient donc malgré l'eau bénite & les étoles, & le moine de les poursuivre & de les tuer comme mouches.

Gargantua retient ses gens, & les empêche de se mettre aussi à leur poursuite. « Car, selon vraie discipline militaire, jamais ne faut mettre son ennemi en lieu de désespoir. Parce que telle

(1) En route.

nécessité lui multiplie sa force & accroît le courage, qui jà étoit deject (1) & failli. Et n'y a meilleur remede de salut à gens étonnés & recrus que de n'espérer salut aucun..... Ouvrez toujours à vos ennemis toutes les portes & chemins, & plutôt leur faites un pont d'argent, afin de les renvoyer ».

Le moine s'avançant toujours, les ennemis se retournent enfin, s'apperçoivent qu'il est seul, reviennent sur lui en foule & le font prisonnier. Ils croyent que la troupe de Gargantua, qui ne les suit point, a fui de son côté. Le courage leur revient, ils courent à bride abattue pour l'attaquer; mais ils sont reçus autrement qu'ils ne comptoient : Gargantua, Gymnaste & les autres en font un si grand carnage, qu'ils commencent à se retirer, « tous effrayés & perturbés de sens & entendement, comme s'ils visent la propre espece & forme de la mort devant leurs yeux ». Le moine, s'étant défait de ceux qui le gardoient, se joint aux vainqueurs, achève de tuer & de dissiper entiérement la troupe envoyée par Picrochole, & fait prisonnier le capitaine.

Celui-ci fut présenté à Grand-Gousier, & interrogé par lui sur l'entreprise de Picrochole, & sur ce qu'il prétendoit par tout ce vacarme.

(1) Abattu, du latin *dejectus*.

« A quoi répondit que sa fin & sa destinée étoit de conquêter tout le pays, s'il pouvoit, pour l'injure faite à ses fouaciers. C'est, dit Grand-Gousier, trop entrepris : qui trop embrasse peu étreint. Le tems n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes, avec dommage de son prochain frere Christian; cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Annibals, Scipions, Césars & autres tels, est contraire à la profession de l'évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir & administrer chacun ses pays & terres, non hostilement envahir les autres; & ce que les Sarrasins & Barbares jadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies & méchancetés ».

» Mieux eût-il fait soi contenir dans sa maison, royalement la gouvernant, que m'insulter en la mienne, hostilement la pillant; car par bien la gouverner l'eût augmentée, par me piller sera détruit. Allez-vous-en, au nom de Dieu; & remontrez à votre roi les erreurs que vous connoîtrez. Quant à votre rançon, je vous la donne entiérement, & veux que vous soient rendus armes & cheval. Ainsi faut-il faire entre voisins & anciens amis, &c. ».

Ce capitaine, de retour chez Picrochole, voulut l'engager à faire la paix avec Grand-Gousier : l'un des flatteurs du roi l'accusa d'être

un traître, & soutint que la victoire étoit sûre. Un coup d'épée au travers du corps fut sa réponse ; ainsi périsse, ajouta-t-il, qui blâmera les fidelles serviteurs du roi. Mais Picrochole, furieux de la mort de son favori, fit mettre ce capitaine en pieces par ses gardes. L'armée commence à murmurer contre lui ; mais il n'en donne pas moins ordre de marcher à l'ennemi.

Cependant tous les peuples alliés de Grand-Gousier lui envoient offrir des secours. Il n'en accepte qu'une partie, & son fils Gargantua s'avance avec cette troupe bien disciplinée, & fournie de toutes les munitions nécessaires, contre celle de Picrochole où le désordre regne, où rien n'est ni prévu, ni soumis. La victoire ne fut pas long-tems incertaine. Picrochole vaincu & mis en fuite avec ceux de ses gens qui purent échapper à la mort, en fut bientôt abandonné. Réduit à la plus affreuse misere, il n'en fut consolé que par une vieille qui lui prédit que son royaume lui seroit rendu à la venue des Cocquecigrues.

« Depuis ne sait-on ce qu'il est devenu. Toutefois l'on m'a dit qu'il est de présent pauvre gagnedenier à Lyon, colere comme devant ; & toujours s'enquérant à tous étrangers de la venue des Cocquecigrues, espérant selon la prophétie de la vieille, être, à leur venue, réintégré dans

ſon royaume ». Ne croyez-vous pas voir les plus entêtés de nos ci-devant princes, grands & petits ſeigneurs, & féodaux de toute eſpece, vingt ans encore après la Conſtitution finie & conſolidée, errer dans les villes étrangeres, s'enquérant toujours d'une contre-révolution, comme Picrochole de ſes Cocquecigrues ?

Gargantua, loin d'abuſer de ſa victoire, pardonne aux vaincus, rend la liberté aux priſonniers, conſerve au fils de Picrochole les états de ſon pere; &, comme ſon trop jeune âge l'empêchoit de régner, il établit une régence, pour maintenir l'ordre, & veiller aux intérêts du trône & à ceux du Peuple. Puis il récompenſa magnifiquement les officiers de ſon armée, & les renvoya chez eux, comblés d'honneurs & de bienfaits.

Il fait bâtir pour frere Jean des Entommures, qui l'avoit ſi bien aidé dans cette guerre, l'abbaye de Théleme, où tout fut inſtitué au rebours des autres couvens; où il n'y eut ni cloître, ni murs; où les femmes & les hommes vivoient dans une liberté décente; où enfin il n'y avoit d'autre regle que celle-ci :

Fais ce que tu voudras.

CHAPITRE VII.

Du sort des héros dans l'autre monde, & des métamorphoses politiques.

Ce chapitre paroît d'une folie tout-à-fait extravagante. Les sages y trouveront cependant quelque chose de philosophique; & verront peut-être dans ces *métamorphoses* des prédictions accomplies. Quant aux applications particulieres, cela ne me regarde pas. Je citerai le texte pur de Rabelais : je n'y ajouterai ni un mot ni une réflexion. Ceux à qui cela déplaira n'auront, comme ils vont le voir, qu'à se faire couper la tête, & s'aller plaindre à lui dans l'autre monde.

Dans la guerre que Pantagruel, fils de Gargantua, eut à soutenir contre les Dipsodes, Epistemon son gouverneur eut la tête coupée. Mais Panurge la lui rajusta très-bien, & il ne resta mort que quelques heures. « Là il commença à parler, disant qu'il avoit vu les diables, avoit parlé à Lucifer familiérement, & fait grande chere en enfer, & par les champs élysées; & assuroit devant tous que les diables étoient bons compagnons.

» Au regard des damnés, il dit qu'il étoit bien marri de ce que Panurge l'avoit sitôt rappellé à la vie ; car je prenois, dit-il, un singulier passe-tems à les voir. Comment, dit Pantagruel ? on ne les traite, dit Epistemon, si mal que vous penseriez ; mais leur état est changé en étrange façon.

» Car je vis Alexandre-le-Grand qui rapetassoit de vieilles chausses, & ainsi gagnoit sa pauvre vie ; Xerxès crioit de la moutarde ; Romulus, étoit saulnier ; Cyrus, vacher ; Thémistocles, verrier ; Priam vendoit de vieux drapeaux. Tous les chevaliers de la Table-ronde étoient pauvres gagne-deniers, tirant la rame pour passer les rivieres de Cocyte, Phlégéton, Styx, Achéron & Léthé, quand messieurs les diables se veulent ébattre sur l'eau, comme font les bateliers de Lyon & Gondoliers de Venise ; mais pour chaque passade, ils n'en ont qu'une nazarde, & sur le soir quelque morceau de pain moisi. Trajan étoit pêcheur de grenouilles ; Hector étoit fripessauce ; Achilles botteleur de foin ; Neron étoit vielleux, & Fierabras, son valet, qui lui faisoit mille maux, & lui faisoit manger du pain bis, & boire du vin poussé : lui mangeoit & buvoit du meilleur.

» Le pape Jules étoit crieur de petits pâ-

tés ; le pape Boniface VIII, écumeur de marmites ; le pape Alexandre VI, preneur de rats, &c. &c.

» En cette façon ceux qui avoient été gros seigneurs en ce monde-ci, gagnoient leur pauvre, méchante & paillarde vie là-bas. Au contraire les philosophes & ceux qui avoient été indigens en ce monde, de par-delà étoient gros seigneurs à leur tour. Je vis Diogène qui se prélassoit en magnificence, avec une grande robe de pourpre & un sceptre en sa dextre (1), & faisoit enrager Alexandre-le-Grand, quand il n'avoit pas bien rapetassé ses chausses, & le payoit à grands coups de bâton. Je vis Epictete vêtu galamment à la françoise, sous une belle ramée, avec force demoiselles, se rigolant, buvant, dansant, faisant grand'chere, & auprès de lui force écus au soleil (2).

» Cyrus vint lui demander un denier en l'hon-

(1) Main droite.

(2) Rabelais avoit à cœur ces changemens d'état entre les gueux & les rois. Il y revient encore ailleurs, de cette maniere : « Je pense que plusieurs sont aujourd'hui empereurs, rois, ducs, princes & papes en la terre, lesquels sont descendus de quelques porteurs de coustrets & de rogatons ; comme au contraire plusieurs sont gueux de l'hostiere, souffreteux & misérables, lesquels sont descendus de sang & ligne de grands rois & empereurs, &c. »

neur de Mercure, pour acheter un peu d'oignon pour ſon ſouper. Rien, rien, dit Epictete, je ne donne point de deniers. Tiens, maraud, voilà un écu, ſois homme de bien. Cyrus fut bien aiſe d'avoir rencontré tel butin. Mais les autres coquins de rois qui ſont là-bas, comme Alexandre, Darius & autres, le déroberent la nuit.

» Je vis Maître Jean Lemaire qui contrefaiſoit du pape, & à tous ces pauvres rois & papes de ce monde faiſoit baiſer ſes pieds, & leur donnoit ſa bénédiction, diſant : gagnez les pardons, coquins, gagnez ; ils ſont à bon marché ; je vous abſous de pain & de ſoupe, & vous diſpenſe de valoir jamais rien. »

Or, dit Pantagruel, réſerve-nous tous ces beaux contes à une autre fois ; faiſons maintenant bonne chere, & buvons. Lors dégaînerent les flacons, les munitions du camp, & ſe mirent à faire grande chere. Mais le pauvre roi Anarche, roi des Dipſodes, qui venoit d'être fait priſonnier, ne ſe pouvoit réjouir. « Dont dit Panurge : de quel métier ferons-nous ce monſieur du roi-ci, afin qu'il ſoit jà tout expert en l'art, quand il ſera de par-delà à tous les diables ? Vraiment, dit Pantagruel, c'eſt bien aviſé à toi. Or, fais-en à ton plaiſir ; je te le donne.

» Grand merci, dit Panurge ; le préſent n'eſt de refus..... Je le veux faire homme de bien : ces

diables de rois ne sont que veaux, & ne savent ni ne valent rien, sinon à faire des maux aux pauvres sujets, & à troubler le monde par guerre, pour leur inique & déteſtable plaisir. Je le veux mettre en métier, & le faire crieur de sauce verte. Or, commence à crier : vous faut-il point de sauce verte ? Et le pauvre diable crioit. C'est trop bas, dit Panurge ; & le prit par l'oreille, disant : chante plus haut, en G, sol, re, ut. Ainsi. Diable! tu as bonne gorge ; tu ne fus jamais si heureux que de n'être plus roi.

» Ainsi fut Anarche bon crieur de sauce verte. Deux jours après, Panurge le maria avec une vieille lanterniere, & lui-même fit les noces ; & pour les faire danser, loua un aveugle qui leur sonnoit la note avec sa vielle. Après dîner les amena au palais, & les présenta à Pantagruel, qui leur donna une petite loge auprès de la basse rue, & un mortier de pierre à piler la sauce. Et firent en ce point leur petit ménage ; & fut aussi gentil crieur de sauce verte qui fut oncques vu en Utopie. Mais l'on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plâtre ; & le pauvre sot ne s'ose défendre, tant il est niais ».

CHAPITRE VIII.

De l'ancien ordre judiciaire, du parlement, & des juridictions inférieures.

BIEN des gens, même parmi ceux qui n'approuvent pas entiérement le nouvel ordre judiciaire, approuvoient encore moins l'ancien, & se sont égayés de tous tems aux dépens des cours dites souveraines, & du hasard qui, le plus souvent, dictoit leurs jugemens suprêmes, & de l'art avec lequel on y savoit prolonger, nourrir &, pour ainsi dire, engraisser un procès, & de la dureté des formes, & de la rapacité des juges, en un mot de tout ce qu'il y avoit de ridicule & d'injuste dans l'administration de la justice. Mais personne que je sache ne l'a fait d'une maniere aussi originale, aussi piquante, que Rabelais. Ici sur-tout ses plaisanteries sont des émporte-pieces. Un auteur qui sous le dernier regne en eût osé dire autant, se fût mis dans de belles affaires!

Pantagruel vouloit que Panurge consultât sur son mariage le bonhomme Bridoye, juge d'un village voisin. Il envoie chercher Bridoye; mais un huissier du parlement de Myrelingues l'étoit venu

ajourner pour comparoître personnellement, « & devant les sénateurs rendre raison de quelque sentence par lui donnée. » Il étoit parti le jour précédent pour se présenter au jour de l'assignation.

« Je veux, dit Pantagruel, entendre ce que c'est. Il y a plus de quarante ans qu'il est juge, & pendant ce tems il a donné plus de quarante mille sentences définitives. De deux mille trois cents neuf autres sentences par lui données, fut appellé par les parties condamnées, en la cour souveraine du parlement de Myrelingues : toutes par arrêt d'icelle ont été ratifiées, approuvées, & confirmées, les appels renversés & mis au néant. Que maintenant donc il soit ajourné personnellement sur ses vieux jours, lui, qui par-tout le passé a vécu si saintement en son état, ne peut être sans quelque désastre. Je lui veux de tout mon pouvoir être aidant en équité. Je sais aujourd'hui la malignité du monde être tant aggravée, que bon droit a bien besoin d'aide ».

Le jour suivant, à l'heure de l'assignation, Pantagruel arriva en Myrelingues. Les présidens, sénateurs & conseillers le prierent d'entrer avec eux, & d'ouïr la décision des causes & raisons qu'allégueroit Bridoye, d'une sentence qui ne sembloit du tout équitable à icelle cour. « Pantagruel entre volontiers, & là, trouve Bridoye au milieu du parquet assis, & pour toutes raisons & excuses

rien plus ne répondant, sinon qu'il étoit vieux devenu, & qu'il n'avoit la vue si bonne comme de coutume, alléguant plusieurs miseres & calamités que vieillesse apporte avec soi ; pourquoi ne connoissoit tant distinctement les points des dez comme il avoit fait par le passé. Dont pouvoit être qu'en la façon qu'Isaac mal-voyant, prit Jacob pour Esaü, ainsi à décision du procès dont étoit question, il auroit pris un quatre pour un cinq ; notamment référant que lors il avoit usé de ses petits dez ; & que par disposition de droit, les imperfections de nature ne doivent être imputées à crime ; & qui autrement feroit, accuseroit non l'homme, mais nature.

» Quels dez entendez-vous, mon ami, demandoit Trinquamelle, grand président d'icelle cour? Les dez des jugemens, répondit Bridoye, desquels dez vous autres, messieurs, ordinairement usez en cette votre cour souveraine : aussi font tous autres juges en décision des procès. Et comment, demandoit Trinquamelle, faites-vous, mon ami (1)? Je fais, répondit Bridoye, comme vous autres, messieurs, & comme est l'usance de judicature, à laquelle nos droits commandent toujours déférer.

(1) Ce *mon ami*, que Trinquamelle dit à chaque phrase, marque la supériorité aristocratique d'un premier président de cour souveraine, parlant à un juge de village.

» Ayant bien vu, revu, lu, relu, paperaſſé & feuilleté les complaintes, ajournemens, comparitions, commiſſions, informations, avant-procédés, productions, allégations, dits, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, lettres royaux, compulſoires, déclinatoires, évocations, renvois, concluſions, appointemens, exploits, & autres telles dragées & épiceries de part & d'autre, comme doit faire le bon juge, je poſe ſur le bout de la table en mon cabinet tous les ſacs du défendeur, & lui livre chance premiérement, comme vous autres, meſſieurs. Cela fait, je poſe les ſacs du demandeur, comme vous autres, meſſieurs, ſur l'autre bout *viſum viſu*. Pareillement, & quant & quant je lui livre chance.

» Mais, mon ami, demandoit Trinquamelle, à quoi connoiſſez vous l'obſcurité des droits prétendus par les parties plaidoyantes? Comme vous autres, meſſieurs, répondit Bridoye, ſavoir eſt quand il y a beaucoup de ſacs de part & d'autre; & lors j'uſe de mes petits dez, comme vous autres, meſſieurs. J'ai d'autres gros dez bien beaux & harmonieux, deſquels j'uſe, comme vous autres, meſſieurs, quand la matiere eſt plus liquide, c'eſt-à-dire, quand moins y a de ſacs.

» Cela fait, demandoit Trinquamelle, comment ſentenciez-vous, mon ami? Comme vous

autres, meſſieurs, répondit Bridoye, je donne ſentence pour celui duquel la chance livrée par le ſort du dez judiciaire premier advient (1).

» Voire mais, demandoit Trinquamelle, mon ami, puiſque par ſort & jet de dez vous faites vos jugemens, pourquoi ne livrez-vous cette chance le jour & heure propre que les parties controverſes comparoiſſent par-devant vous ſans autre délai ? De quoi vous ſervent ces écritures, & autres procédures contenues dans les ſacs ? Comme à vous autres, meſſieurs, répondit Bridoye, elles me ſervent de trois choſes exquiſes & authentiques. Premiérement pour la forme, en omiſſion de laquelle ce qu'on a fait n'eſt valable. Davantage, vous ſavez trop mieux que ſouvent en procédures judiciaires les formalités détruiſent les matérialités & ſubſtances.

» Secondement, comme à vous autres, meſſieurs, me ſervent d'exercice honnête & ſalutaire. Un grand médecin m'a dit maintes fois que faute d'exercitation corporelle eſt cauſe unique du peu de ſanté & briéveté de vie de vous autres, meſſieurs, & tous officiers de juſtice. Pourquoi ſont concédés à nous conſécutivement, comme à vous autres, meſſieurs, certains jeux d'exercice honnête & recréatif. Or, je dirois, comme vous

(1) Arrive la premiere.

autres, meſſieurs, qu'il n'eſt exercice tel, ni plus aromatiſant en ce monde, que vuider ſacs, feuilleter papiers, quoter cahiers, remplir paniers, & viſiter procès.

» Tiercement, comme vous autres, meſſieurs, je ſurſeois, délaye & differe le jugement, afin que le procès bien ventillé, grabelé & débattu, vienne par la ſucceſſion de tems à ſa maturité, & le ſort par après advenant ſoit plus doucement porté des parties condamnées. C'eſt pourquoi, comme vous autres, meſſieurs, je temporiſe, attendant la maturité du procès, & ſa perfection en tous membres : ce ſont écritures & ſacs.

» Un procès, à ſa naiſſance premiere, me ſemble, comme à vous autres, meſſieurs, informe & imparfait. Comme un ours naiſſant n'a pieds ni mains, peau, poil, ni tête : ce n'eſt qu'une piece de chair rude & informe, l'ourſe, à force de lécher, la met en perfection des membres ; ainſi vois-je, comme vous autres, meſſieurs, naître les procès à leur commencement informes & ſans membres : ils n'ont qu'une piece ou deux : c'eſt pour lors une laide bête. Mais lorſqu'ils ſont bien entaſſés, enchaſſés, & enſachés, on les peut vraiement dire membrus & formés. Comme vous autres, meſſieurs, ſemblablement les ſergens, huiſſiers, appariteurs, chicaneurs, procureurs, commiſſaires, avocats,

enquêteurs, tabellions, notaires, greffiers & juges, ſuçant bien fort & continuellement la bourſe des parties, engendrent à leur procès tête, pieds, griffes, bec, dents, mains, veines, artères, nerfs, muſcles, humeurs; ce ſont les ſacs: ainſi rendent le procès parfait, galant & bien formé.

» Voire mais, demandoit Trinquamelle, mon ami, comment procédez-vous en action criminelle, la partie coupable priſe *flagrante crimine?* comme vous autres, meſſieurs, répondit Bridoye, je laiſſe & commande au demandeur dormir bien fort pour l'entrée du procès, puis venir devant moi, m'apportant bonne & juridique atteſtation de ſon dormir. Cet acte engendre quelque autre membre: de celui-là naît un autre, comme maille à maille eſt fait l'aubergeon (1). Enfin je trouve le procès par informations bien formé & parfait en ſes membres. A doncques je retourne à mes dez. »

Bridoye ſe tut, & on le fit ſortir du parquet. Alors Trinquamelle pria Pantagruel de prononcer ſur cette matiere, » tant nouvelle, tant paradoxe & étrange de Bridoye qui, lui préſent, voyant & entendant, a confeſſé juger au ſort des dez »; Pantagruel refuſe de prendre ſur lui ce jugement;

(1) La cotte de mailles, ancienne armure.

mais, dit-il, au lieu de faire office de juge, je tiendrai lieu de suppliant. « En Bridoye je reconnois plusieurs qualités, par lesquelles me sembleroit mériter pardon du cas advenu. Premièrement vieillesse, secondement simplesse, auxquelles nos loix octroient grande facilité de pardon & excuse ; tiercement, c'est que cette unique faute doit être abolie, éteinte & absorbée en la mer immense d'équitables sentences qu'il a données par le passé, & que par quarante ans & plus, on n'a en lui trouvé acte digne de reprehension. Et me semble qu'il y a je ne sais quoi de Dieu, qui a fait & dispensé qu'à ces jugemens de sort toutes les précédentes sentences aient été trouvées bonnes en cette vénérable & souveraine Cour ; lequel, comme vous savez, veut souvent sa gloire apparoître en l'hébétation des sages, en la dépression des puissans, & en l'élévation des simples & humbles. »

Si vous connoissez, lecteurs, un trait comique ou satyrique mieux & plus délicatement lancé que celui-là, je vous en fais mon compliment.

CHAPITRE IX.

De la Grand'chambre.

PANTAGRUEL voyage par mer avec toute sa cour pour aller consulter un oracle sur le mariage de Panurge : ils arrivent à l'isle de Condemnation, passent un guichet & s'y trouvent pris & faits prisonniers, par ordre de Grippeminaud, archiduc des chats-fourrés.

« Les chats-fourrés, dit l'un des voyageurs, sont bêtes moult horribles & épouvantables : ils mangent les petits enfans, & paissent sur des pierres de marbre. (1) Ils ont le poil de la peau non hors sortant, mais au-dedans caché ; & portent pour leur symbole & devise tous & chacun d'eux une gibeciere ouverte. Ont aussi les griffes tant fortes, longues & aserées, que rien ne leur échappe, depuis qu'une fois l'ont mis entre leurs serres ; & se couvrent la tête aucunes fois de bonnets à quatre gouttieres, autres de bonnets à revers, autres de mortiers.

(1) La plus insigne *mangerie* du palais se fait à Paris à la grand'chambre, & de tout tems cette chambre a été pavée de marbre. *Note du commentateur de* Rabelais.

» Entrant en leur tapinaudiere, nous dit un gueux de l'hostiere auquel avions donné demi-teſton : gens de bien, Dieu vous donne de céans bientôt en ſanté ſortir. Conſidérez bien le minois de ces vaillans piliers, arcboutans de juſtice grippe-minaudiere ; & notez que ſi vivez encore ſix olympiades, vous verrez ces chats-fourrés ſeigneurs de tout le bien & domaine qui eſt en icelle terre, ſi en leurs héritiers, par divine punition, ſoudain ne dépériſſoit le bien & revenu par eux injuſtement acquis. Tenez-le d'un gueux de bien. Parmi eux regne une ſcience, moyennant laquelle ils grippent tout, dévorent tout, & gâtent tout ; ils brûlent, écartelent, décapitent, meurtriſſent, empoiſonnent, ruinent, & minent tout, ſans diſtinction de bien & de mal. Car parmi eux vice eſt vertu appellé ; méchanceté eſt bonté ſurnommée ; trahiſon a nom de loyauté ; larcin eſt dit libéralité : pillerie eſt leur deviſe, & par eux faite eſt trouvée bonne de tous les humains, exceptez-moi les hérétiques (1) ; & font le tout avec ſouveraine & irréfragable autorité.

» De ce quelque jour vous ſouvienne ; & ſi jamais peſte au monde, famine ou guerre, catacliſme, conflagrations, malheurs adviennent, ne les attribuez, ne les référez aux conjonctions

(1) En ce tems-là le parlement les faiſoit brûler.

des planettes maléfiques, aux abus de la cour romaine, ou tyrannie des rois & princes terriens, à l'impoſture des cafards, hérétiques & faux prophètes, à la malignité des uſuriers, faux monnoyeurs, rogneurs de teſtons, ni à l'ignorance, impudence & imprudence des médecins, chirurgiens, apothicaires, ni à la perverſité des femmes adulteres, vénéfiques (1), infanticides; attribuez-le tout à la ruine indicible, incroyable, & ineſtimable méchanceté, laquelle eſt continuellement forgée & exercée en l'officine de ces chats-fourrés, & n'eſt au monde connue, non plus que la cabale des juifs; auſſi n'eſt-elle déteſtée, corrigée & punie comme ſeroit de raiſon. Mais ſi elle eſt quelque jour miſe en évidence & manifeſtée au peuple, il n'eſt & ne fut orateur tant éloquent, qui par ſon art les retînt, ni loi tant rigoureuſe qui par crainte de peine les gardât, ni magiſtrat tant puiſſant qui, par force empêchât de les faire tous vifs là-dedans brûler. Leurs enfans propres chats-fourillons & autres parens les avoient en horreur & abomination; auſſi ai-je de feu mon pere injonction de demeurer ici dehors, attendant que là-dedans tombe la foudre du ciel, & en cendre les réduiſe, comme autres Titans, profanes & ennemis des Dieux.

(1) Empoiſonneuſes.

» Qu'eſt-ce cela ? dit Panurge. Ha, non, non, je n'y vais pas, par Dieu : retournons, retournons, dis-je. Ce noble gueux m'a plus fort étonné, que ſi du ciel en automne eût tonné. Retournant, trouvâmes la porte fermée ; & nous fut dit que là facilement on y entroit, comme en Averne ; à en ſortir étoit la difficulté ; & que ne ſortirions hors en maniere que ce fût, ſans bulletin de décharge de l'aſſiſtance. Le pis fut quand paſsâmes le guichet. Car nous fûmes préſentés, pour avoir notre bulletin & décharge, devant un monſtre, le plus hideux que jamais fut décrit : on le nommoit Grippeminaud.

» Je ne vous le ſaurois mieux comparer qu'à une Chimere, ou à Sphinx & Cerberus, ou bien au ſimulacre d'Oſiris, ainſi que le figuroient les Egyptiens, par trois têtes enſemble jointes ; ſavoir eſt d'un lion rugiſſant, d'un chien flattant, & d'un loup baiſſant, entortillés d'un dragon, ſe mordant la queue, & de rayons ſcintillans à l'entour. Les mains avoit pleines de ſang, les griffes comme de harpie, le muſeau à bec de corbin, les dents d'un ſanglier de quatre ans, les yeux flamboyans comme une gueule d'enfer, tout couvert de mortiers entrelaſſés de pilons, ſeulement paroiſſoient les griffes. Le ſiége d'icelui & de tous ſes collatéraux chats-garenniers, étoit d'un long ratelier tout neuf, au-deſſus duquel,

par forme de revers, étoient mangeoires fort amples & belles.

» A l'endroit du siége principal étoit l'image d'une vieille femme, tenant en main droite un fourreau de faucille, en la gauche une balance, & portant besicles aux nez. Les coupes de la balance étoient de deux gibecieres veloutées ; l'une pleine de billon & pendante, l'autre vuide & longue, élevée au-dessus du trébuchet; & suis d'opinion que c'étoit le portrait de justice grippeminaudiere, bien abhorrante de l'institution des antiques Thébains qui érigeoient les statues de leurs juges après leur mort, en or, en argent ou en marbre, selon leur mérite, toutes sans mains.

» Quand fûmes devant lui présentés, ne sais quelle sorte de gens, tous vêtus de gibecieres & de sacs, à grands lambeaux d'écriture, nous firent sur une sellette asseoir. Panurge disoit, mes amis, je ne suis que trop bien ici de bout : aussi bien elle est trop basse pour homme qui a chausses neuves & court pourpoint. Asseyez-vous là, répondirent-ils, & que plus on ne vous le die. La terre présentement s'ouvrira, pour tous vifs vous engloutir, si faillez à bien répondre.

» Quand fûmes assis, Grippeminaud, au milieu de ses chats-fourrés, nous dit en paroles furieuses & enrouées, or çà, or çà, or çà ! (à boire, à boire çà, disoit Panurge entre ses dents.) »

L'interjection *or çà*, dans la bouche de Grippeminaud, s'étend au-delà de sa signification ordinaire, & veut dire qu'il faut que Panurge lui donne bien vîte de l'or. Toutes ses phrases commencent par or çà, & le cours de chacune en est encore plusieurs fois interrompue; en retranchant plus de la moitié de ces interjections & interruptions, je crois ne rien ôter à ce qu'elles ont de plaisant & de pittoresque.

Grippeminaud donne une énigme en vers à deviner à Panurge, qui proteste n'y rien entendre. « Or çà, dit Grippeminaud, par le Styx, puisqu'autre chose ne veux dire, je te montrerai, or çà, que meilleur te seroit être tombé entre les pattes de Lucifer & de tous les diables qu'entre nos griffes, or çà : les vois-tu bien ? Or çà, malautru nous allegues-tu innocence comme chose digne d'échapper à nos tortures? Or çà, nos loix sont comme toiles d'araignées ; or çà, les simples moucherons & petits papillons y sont pris ; or çà, les gros taons mal-faisans les rompent & passent à travers, or çà. Semblablement nous ne cherchons les gros larrons & tyrans ; ils sont de trop dure digestion, & nous affoleroient, or çà. Vous autres gentils innocens, or çà, y serez bien innocentés (1) : le grand diable vous y chantera messe, or çà.

(1) Allusion à ce qui se pratiquoit alors en France, le

» Frere Jean, impatient de ce qu'avoit déduit Grippeminaud, dit : ho ! monsieur le diable engripponné, comment veux-tu qu'il réponde d'un cas qu'il ignore ? Ne te contentes-tu de vérité ? Or çà, dit Grippeminaud, encore n'étoit de mon regne advenu qu'ici personne, sans premier être interrogé parlât, or çà. Qui nous a délié ce fou enragé-ci ? Or çà, quand seras en rang de répondre tu auras prou (1) affaire ; or ça, maraud, penses-tu être en la forêt de l'académie, avec les otieux (2) veneurs & inquisiteurs de vérité ? Or çà, nous avons bien ici autre chose à faire. Or çà, ici on répond, je dis catégoriquement, de ce que l'on ignore. Or çà, on confesse avoir fait ce qu'on ne fit oncques. Or çà, on proteste savoir ce que jamais on n'apprit. Or çà, on fait prendre patience en enrageant. Or çà, or çà, on plume l'oie sans la faire crier. Or çà, tu parles sans procuration, je le vois bien : tes fortes fievres quartaines, qui te puissent épouser, or çà. Diables, s'écria frere Jean, archidiables, protodiables, pantodiables, tu veux donc marier les moines ! Je te prends pour un hérétique.

---

jour des Innocens. On tâchoit de surprendre au lit les jeunes personnes ; on les tourmentoit, on leur donnoit des claques, &c. Cela s'appelloit *innocenter*.

(1) Beaucoup.

(2) Oisifs.

» Grippeminaud faisant semblant de ne pas entendre ces propos, s'adresse à Panurge, disant : or çà, or çà, or çà, & toi Guoguelu, ne veux-tu rien dire ? Panurge répondit : or de par le diable là, je vois clairement que la peste est ici pour nous, vu qu'innocence n'y est point en sûreté, & que le diable y chante messe. Je vous prie que pour tous je la paye, & nous laissez aller : je n'en puis plus. — Aller ! dit Grippeminaud, or çà, encore n'advint depuis trois cents ans en çà que personne échappât de céans, sans y laisser du poil, ou de la peau pour le plus souvent, or çà. Car quoi ? Ce seroit à dire que par-devant nous ici tu serois injustement venu, & de par nous injustement traité, or çà. Malheureux es-tu bien ; mais encore plus le seras si tu ne réponds à l'énigme proposée. Or çà, que veut-il dire ? Or çà, or çà. C'est or, de parle diable-là, répondit Panurge. »

Et c'étoit en effet le mot de l'énigme, dont il explique ensuite toutes les parties. Puis il jette au milieu du parquet une grosse bourse de cuir, pleine d'écus au soleil ». Au son de la bourse, commencerent tous les chats-fourrés à jouer des griffes ; & tous s'écrierent à haute voix, disant : ce sont les épices : le procès fut bien bon, bien friand & bien épicé : ils sont gens de bien. C'est or, reprit Panurge, je dis écus au soleil. La Cour, dit Grippeminaud, l'entend, or bien, or bien.

Allez,

Allez, enfans, & passez outre, or bien; nous ne sommes tant diables que sommes noirs ».

Vous croyez peut-être que tout est dit sur la corruption des juges & la vénalité de la Cour ? Détrompez-vous, & lisez le chapitre suivant. En donnant le dernier coup aux chats-fourrés du parlement, il trouve aussi sur son chemin la noblesse levraudiere, ou comme on dit vulgairement, fouette-lievre. Ces coups de pinceau seront toujours vrais, quoiqu'il n'y ait plus ni parlement ni noblesse.

CHAPITRE X.

Comment la Grand'chambre vivoit de corruption ; où l'on voit par occaſion ce que les bons gentilshommes faiſoient pendant leur vie, & ce qu'ils devenoient après leur mort.

SORTANS du Guichet, fûmes conduits juſques au port par certains griffons de montagne (1). Avant d'entrer en nos navires, fûmes par iceux avertis que n'euſſions à prendre chemin ſans avoir fait préſens ſeigneuriaux tant à la dame Grippeminaude qu'à toutes les chattes-fourrées ; autrement avoient commiſſion de nous ramener au Guichet. Bran, répondit frere Jean, nous viſiterons le fonds de nos deniers, & donnerons à tous contentement.

« Lors il apperçut ſoixante-huit galeres & frégates arrivant au port : là ſoudain courut demander des nouvelles, enſemble de quelles marchandiſes étoient les vaiſſeaux chargés : il vit que tous l'étoient de venaiſon, levrauts, chap-

(1) Les greffiers.

pons, colombes, cochons, chevreaux, veaux, poulles, canards, alebrans, oisons & autres sortes de gibier : il apperçut aussi parmi, quelques pieces de velours, de satin & de damas. Adoncques interrogea les voyageurs où & à qui ils portoient ces friands morceaux. Ils répondirent que c'étoit à Grippeminaud, aux chats-fourrés, & chattes-fourrées.

» Comment, dit frere Jean, appellez-vous ces drogues-là? corruption, répondoient les voyageurs. Ils vivent donc de corruption, dit frere Jean? par la vertu de Dieu, c'est cela : leurs peres mangerent les bons gentilshommes, qui, par raison de leur état, s'exerçoient à la volerie & à la chasse, pour être en tems de guerre plus forts, & jà endurcis au travail. Les ames d'iceux, selon l'opinion de Grippeminaud, après leur mort entrent en sangliers, cerfs, chevreaux, hérons, perdrix & autres tels animaux; lesquels ils avoient, pendant leur premiere vie durante, toujours aimés & cherchés. Or, ces chats-fourrés, après avoir détruit & dévoré leurs châteaux, terres, domaines, possessions, rentes & revenus, encore leur cherchent-ils le sang & l'ame en l'autre vie.

« Voire mais, dit Panurge aux voyageurs, on a fait crier de par le grand roi, que personne n'eût, sous peine de la hart, à prendre cerfs

ni biches, sangliers ni chevreaux. Il est vrai, répondit un pour tous : mais le grand roi est tant bon, & tant benin, ces chats-fourrés sont tant enragés & affamés de sang chrétien, que moins de peur nous avons, offensant le grand roi, que d'espoir, entretenant ces chats-fourrés par telles corruptions. Mêmement que demain le Grippeminaud marie une sienne chatte-fourrée avec un gros mitouard chat bien fourré. Au tems passé on les appelloit mâche-foins ; mais las ! ils n'en mâchent plus. De présent nous les nommons mâche-levreaux, mâche-perdrix, mâche-bécasses, mâche-faisans, mâche-poulles, mâche-cochons ; d'autres viandes ne sont alimentés. Bran, bran, dit frere Jean, l'année prochaine on les nommera mâche..... » La politesse de notre siecle ne me permet pas de transcrire cette plaisanterie prophétique.

CHAPITRE XI.

Des bas-officiers de justice, & de leur maniere de vivre aux dépens des nobles.

Ces pauvres gentilshommes, ainsi mangés par les juges, tant dans leur premiere nature, qui étoit de chasser le gibier, que dans leur seconde, qui étoit d'être gibier eux-mêmes, n'avoient pas meilleur marché des sergens, des huissiers & autres bas-officiers de justice. Ils ne pouvoient même se donner impunément la consolation de les rosser un peu fort, ou de les jetter par la fenêtre, sans qu'il leur en mésadvint; ce qui les privoit d'un grand plaisir, & d'un moyen de répondre aux formalités judiciaires, tout à fait conforme à leur esprit & à leurs goûts. Mais tous n'avoient pas la patience de s'imposer cette privation; & c'étoit même sur les horions qu'ils en pouvoient recevoir, que les huissiers & les sergens, que Rabelais appelle Chicanous, fondoient une partie de leur cuisine.

» Dans l'isle de Procuration, dit-il, le peuple gagnoit sa vie en façon bien étrange, & en plein diametre contraire aux habitans de Rome.

A Rome, gens infinis gagnent leur vie à empoisonner, à battre & à tuer. Les Chicanous la gagnent à être battus. De mode (1) que si par long-tems ils demeuroient sans être battus, ils mourroient de male fin, eux, leurs femmes & enfans. La maniere est telle: quand un moine, prêtre, usurier ou avocat veut mal à quelque gentilhomme de son pays, il envoie vers lui un de ces Chicanous. Chicanous le citera, l'ajournera, l'outragera, l'injuriera impudemment, suivant son record & instruction; tant que le gentilhomme, s'il n'est paralytique de sens, & stupide, sera contraint de lui donner bastonnades & coups d'épée sur la tête, ou mieux le jetter par les créneaux & fenêtres de son château.

» Cela fait, voilà Chicanous riche pour quatre mois, comme si coups de bâton fussent ses naïves moissons; car il aura du moine, de l'usurier ou avocat salaire bien bon, & réparation du gentilhomme, aucunes fois si grande & excessive, que le gentilhomme y perdra tout son avoir, avec danger de misérablement pourir en prison, comme s'il eût frappé le roi. »

Un motif que je présente à messieurs les cidevant nobles, pour se consoler de ne l'être plus, c'est qu'ils n'auroient plus aujourd'hui personne

(1) De maniere.

à battre, & que le dernier citoyen seroit aussi inviolable pour eux que l'étoit alors un sergent. Ce n'est plus la peine d'être gentilhomme.

CHAPITRE XII.

De la Chambre des Comptes.

VOICI encore une cour souveraine accommodée de main d'ami. Pour faire vérifier les comptes du trésor royal, des trésoriers & des comptables de toute espece, il avoit bien fallu établir un tribunal suprême, donner à ses membres des privileges, alors très-honorables & des fonctions très-lucratives. Bonne partie des sommes dont on comptoit restoit souvent pour frais de l'examen du compte & des longs procès qui suivoient quelquefois cet examen. L'imagination fertile de Rabelais changea facilement ce tribunal en pressoir, & les affaires qu'on y portoit, en grappes, qui n'en ressortoient que pressurées & sucées *à profit de ménage*.

Echappés avec peine à l'isle maudite *de Condemnation*, les voyageurs en apperçoivent une autre dans laquelle ils sont introduits par un homme bizarrement accoutré (qui représente un procureur de la chambre), & qui s'appelle Gagne-

beaucoup. Ils apprennent de lui que cette isle est celle des apédeftes, c'est-à-dire, des non-lettrés. Je vous prie, beau sire, dit Panurge, menez-nous à ces non-lettrés; car nous venons du pays des savans, où je n'ai gueres gagné. Ainsi devisant, ils arriverent en l'isle.

« Pantagruel fut en grande admiration de la structure, de la demeure & habitation des gens du pays; car ils demeurent en un grand pressoir, auquel on monte près de cinquante degrés; & avant que d'entrer au maître pressoir (car il y en a de petits, grands, secrets, moyens, & de toutes sortes), vous passez par un grand péristile, où vous voyez en payssage les ruines presque de tout le monde, tant de potences, de grands larrons, tant de gibets, de questions, que cela nous fit peur. »

Leur guide les mene d'abord à un petit pressoir, qui est la buvette, où ils font trés-bonne chere, & d'où ils montent au grand pressoir. « Quand nous y fûmes, nous avisâmes vingt ou vingt-cinq gros pendards à l'entour d'un grand bureau tout habillé de verd, qui s'entre-regardoient, ayant les mains longues comme jambes de grues, & les ongles de deux pieds pour le moins, car il leur est défendu de les rogner jamais; de sorte qu'elles leur deviennent croches comme crampons & crocs de bateliers.

» Sur l'heure fut amenée une groſſe grappe de vignes qu'on vendange en ce pays-là, du plant de l'extraordinaire, qui ſouvent pend à l'échalas (1). Sitôt que la grappe fut là, ils la mirent au preſſoir, & il n'y eut grain dont chacun ne preſſurât de l'huile d'or, tant que la pauvre grappe fut rapportée ſi ſeche & épluchée, qu'il n'y avoit plus jus ni liqueur du monde. Or nous contoit Gagne-beaucoup qu'ils n'ont pas ſouvent ces groſſes-là, mais qu'ils en ont toujours d'autres ſur le preſſoir.

Mais, mon compere, dit Panurge, en ont-ils de beaucoup de plants? Oui, dit Gagne-beaucoup. Voyez-vous bien là cette petite qu'on s'en va remettre au preſſoir? c'eſt celle du plant des décimes: ils en tirerent déja l'autre jour juſques au preſſurage, mais l'huile ſentoit le coffre au prêtre (2), & meſſieurs n'y trouverent pas grand choſe. Pourquoi donc, dit Pantagruel, la remettent-ils au preſſoir? Pour voir, dit Gagne-beaucoup, s'il n'y a point quelque omiſſion de jus ou recette dans le marc. Eh! dit frere Jean,

(1) Provenant de la confiſcation des biens de ceux qui ſont condamnés à être pendus pour malverſations dans l'extraordinaire des guerres. *Note du commentateur.*

(2) Coffre toujours fermé, ou que l'on ouvre le moins qu'on peut. *Idem.*

appellez-vous ces gens-là ignorans & non-lettrés? Comment, diable! ils tireroient de l'huile d'un mur. Auſſi font-ils, dit Gagne-beaucoup; car ſouvent ils mettent au preſſoir des châteaux, des parcs, des forêts, & de tout en tirent l'or potable. Vous voulez dire portable, dit Epiſtemon? Je dis potable, dit Gagne-beaucoup, car l'on en boit céans maintes bouteilles. Il y en a tant de plants que l'on n'en ſait le nombre.

» Paſſez juſques ici, & voyez dans ce courtil; en voilà plus de mille qui n'attendent que l'heure d'être preſſurés; en voilà du plant général; voilà du particulier, des fortifications, des emprunts, des dons, des caſuels, des domaines, des menus-plaiſirs, des poſtes, des offrandes, de la maiſon. Et qui eſt cette groſſe-là, à qui toutes ces petites ſont à l'environ? C'eſt, dit Gagne-beaucoup, de l'épargne (1), qui eſt le meilleur plant de tout le pays. Quand on en preſſure de ce plant, ſix mois après il n'y a pas un de meſſieurs qui ne s'en ſente.

» Quand ces meſſieurs furent levés, Pantagruel pria Gagne-beaucoup qu'il nous menât en ce grand preſſoir, ce qu'il fit volontiers. Sitôt

(1) On nommoit alors ainſi le tréſor royal, ſans doute par antiphraſe.

que nous fûmes entrés, Epistemon, qui entendoit toutes les langues, commença à montrer à Pantagruel les devises du pressoir, qui étoit grand & beau, fait, à ce que nous dit Gagne-beaucoup, du bois de la croix (1) ; car sur chaque ustensile étoient écrits les noms de chaque chose en langue du pays. La vis du pressoir s'appelloit recette ; la met, dépense ; l'écrou, état ; le tesson, deniers comptés & non-reçus ; les fûts, souffrance ; les beliers, *radietur* ; les jumelles *recuperetur* (2) ; les cuves, plus-valeur ; les anfées, rôles ; les souloirs, acquits ; les hottes, validation ; les portoirs, ordonnance valable ; les seilles, le pouvoir ; l'entonnoir, le quittus. Mais pourquoi, dit Panurge, appelle-t-on ces gens-ci ignorans ? Parce que, dit Gagne-beaucoup, ils ne sont & ne doivent nullement être clercs, & que céans, par leur ordonnance, tout se doit manier par ignorance, & n'y doit avoir raison, sinon que messieurs l'ont dit, messieurs le veulent, messieurs l'ont ordonné.

---

(1) Des biens de ceux qui avoient été pendus.

(2) Le *radietur* condamnoit un article de compte à être rayé ; le *recuperetur* ordonnoit le recouvrement d'un don que le roi auroit fait d'une somme excessive sans cause légitime, ni examinée par la chambre. Les derniers registres de cette cour doivent porter beaucoup de *recuperetur*.

» De là pour nous mener par mille petits pressoirs, en sortant nous avisâmes un autre petit bureau à l'entour duquel étoient quatre ou cinq de ces ignorans, crasseux & coleres comme ânes à qui on attache une fusée aux fesses, qui, sur un petit pressoir, qu'ils avoient là, repassoient encore le marc des grappes après les autres. On les appelloit, en langage du pays, correcteurs. Ce sont les plus rébarbatifs vilains à les voir que j'aie jamais apperçus. (1)

» De là nous passâmes par infinis petits pressoirs, tous pleins de vendangeurs qui épluchent les grains avec des ferremens qu'ils appellent articles de compte; & finalement arrivâmes en une basse salle, où nous vîmes un grand dogue à deux têtes de chien, ventre de loup, griffé comme un diable, qui étoit là nourri de lait d'amende, & étoit ainsi délicatement traité par l'ordonnance de messieurs, parce qu'il n'y en avoit aucun à qui il ne valût bien la rente d'une bonne métairie; & s'appelloit Duple. Sa mere étoit auprès, qui étoit de pareil poil & forme, hors-mis qu'elle avoit quatre têtes, deux mâles & deux femelles, & elle avoit nom Quadruple; laquelle étoit la plus furieuse bête de céans, & la plus dangereuse après sa grand'mere, que

(1) J'en ai connu d'assez ressemblans à ce portrait.

nous vîmes enfermée en un cachot, qu'ils appelloient Omiſſion de recette.

» En ſortant par la porte de derriere, nous rencontrâmes un vieil homme enchaîné, demi-ignorant & demi-ſavant, qui étoit de lunettes caparaſſonné, comme une tortue d'écailles, & ne vivoit que d'une viande qu'ils appellent en leur patois appellations. Le voyant, Pantagruel demanda à Gagne-beaucoup de quel rang étoit ce protonotaire, & comment il s'appelloit. Gagne-beaucoup nous conta comme de tous tems il étoit céans, à grand regret & déplaiſir, de meſſieurs enchaîné, qui le faiſoient mourir de faim, & s'appelloit Reviſit. Pardieu, il m'eſt avis, ami Panurge, dit frere Jean, ſi tu y regardes bien, qu'il a le minois de Grippeminaud. Ceux-ci, tout ignorans qu'ils ſont, en ſavent autant que les autres. Je le renverrois bien d'où il étoit venu, à grands coups d'Anguillade. Par mes lunettes, dit Panurge, frere Jean mon ami, tu as raiſon; car à voir la trogne de ce faux vilain Reviſit, il eſt encore plus ignorant & méchant que ces pauvres ignorans-ci, qui grappent au moins mal qu'ils peuvent, ſans longs procès, & qui en trois petits mots, vendangent le clos, ſans tant d'interlocutoires ni décrétoires, &c. »

Mais c'eſt aſſez nous occuper de choſes temporelles ſur les rois, les conquérans, ſur les par-

lemens & les cours ; on voit assez que Rabelais ne se faisoit pas illusion, & qu'en paroissant les couvrir d'une enveloppe allégorique, il les dépouilloit au contraire de l'enveloppe mystérieuse dont les couvroit l'ignorance populaire, & devançoit l'époque où tout cela seroit réduit à sa juste valeur. Il est tems de passer aux choses spirituelles & de voir sous quelles couleurs il peignit des objets qui étoient alors, & ont été long-tems depuis d'une haute importance, mais dont nos sages ont fait justice, & qui sont enfin mis à leur place.

Fin de la premiere partie.

DE L'AUTORITÉ DE RABELAIS DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE, &c. &c.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des moines & ordres religieux.

Ce ſera maintenant une hiſtoire piquante à faire que celle du monachiſme. Ni la ſatyre, ni la comédie ne ſont l'hiſtoire; mais elles peuvent y ſuppléer lorſqu'elles peignent fidellement les mœurs. Il ſeroit long de mettre ici tout ce que Rabelais dit des moines & de l'eſprit monacal. Ce ſera

bien assez des principaux traits de caractere, pour nous élever plus promptement à de plus grands objets, & prendre avec lui le clergé *à capite ad calcem.*

On ne peut mieux commencer que par le portrait qu'il trace de frere Jean des Entommures, véritable archetype des moines de son tems, dont il faut avouer que la perfection s'étoit un peu altérée dans le nôtre. Il n'avoit point, dit-on, fait ce portrait de fantaisie, mais d'après un certain prieur alors vivant, & bon vivant. (1).

« En l'abbaye de Sévillé étoit pour lors un moine claustrier (2), jeune, galant, bien à dextre (3), hardi, aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décroteur de vigiles, pour tout dire sommairement, vrai moine, si oncques en fut depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste, clerc jusques aux dents en matiere de bréviaire. »

Ayant appris que les soldats de Picrochole

(1) C'est Ménage qui a fait cette découverte. Ce moine est, selon lui, un certain Buinard, prieur de Sermaise en Anjou.

(2) Ayant toutes les inclinations du cloître.

(3) Adroit.

pilloient

pilloient & vendangeoient le clos de la vigne de l'abbaye (1), où étoit l'espérance de toute l'année, frere Jean vient chercher ses confreres, qu'il trouve occupés à chanter : *im, im, pe, e, e, e, e, e, tum, um, in, i, i, mi, co, o, o, o, o, o, rum, um* (2). » Vertudieu, dit-il, que ne chantez-vous : adieu paniers, vendanges sont faites ? Je me donne au diable s'ils ne sont en notre clos, & tant bien coupent & seps & raisins qu'il n'y aura, par le cordieu, de quatre années de quoi grapiller dedans. Ventre-saint-Jacques ! que boirons-nous cependant, nous autres pauvres diables ? Seigneur Dieu ! *da mihi potum.*

» Lors dit le prieur claustral : que fera cet ivrogne-ci ? Qu'on me le mene en prison ! Troubler ainsi le service divin ! — Mais, dit le moine, le service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé ; car vous-même, monsieur le prieur, aimez boire du meilleur : ainsi fait tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin ; c'est un apophtegme monacal..... Ventredieu ! les biens de l'église ! ah ! non, non. Diable ! S. Thomas

(1) Voyez premiere partie, chapitre V.

(2) *Impetum inimicorum.* Il se moque ici & du plain-chant, qui souvent défigure & disloque les paroles, & du flegme de ces moines, qui croyoient écarter le danger en traînant ainsi cette priere.

l'anglois voulut bien pour iceux mourir (1) : si j'y mourois, ne ſerois-je ſaint de même? Je n'y mourrai pas pourtant ; car c'eſt moi qui le fais aux autres. »

Ventredieu ! les biens de l'égliſe ! c'eſt ce qu'ont tant répété nos prêtres, en chœur avec ce brave moine. Peut-être ne penſoient-ils pas comme lui à prendre Thomas Becquet pour modele ; mais, ſans ſe rappeller ce trait d'hiſtoire, on voyoit en eux une grande ferveur pour le martyre, c'eſt-à-dire, dans chacun d'eux un grand deſir du martyre de ſon voiſin : les pauvres gens n'ont pu ſeulement obtenir le meurtre du plus chétif habitué de paroiſſe. Ils ſont parvenus à faire verſer du ſang ; mais ce n'étoit pas du leur, ce qui,

---

(1) Ce Thomas Becquet fut archevêque de Cantorberi, ſous le regne de Henri II, roi d'Angleterre, au douzieme ſiecle. Henri avoit voulu donner quelques atteintes aux immunités eccléſiaſtiques, dans ſon royaume ; Thomas, appuyé de la cour de Rome, avoit fait échouer le deſſein du roi. Peu de tems après, l'archévêque fut trouvé mort : on ſoupçonna Henri de l'avoir fait aſſaſſiner. Le pape excommunia le roi d'Angleterre ; l'excommunication ſubſiſta juſqu'à ce que ce foible prince eût ſouffert d'être fouetté par tout un chapitre de moines autour du tombeau de Thomas Becquet, qui fut canoniſé comme martyr des libertés de l'égliſe.

dans leur espérance, en eût fait verser bien davantage.

Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'église :
C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur :

C'est le conseil du vieux Sidrac, dans le Lutrin. *L'esprit de l'église* est toujours le même, mais non pas son pouvoir. Nos prélats sont moins vigoureux que ceux du bon tems. Ils n'ont pu rien abîmer, & sont abîmés eux-mêmes.

Ce n'est pas là ce qu'espéroit le frere Jean des Entommures, de l'assemblée nationale, lorsqu'à Versailles, après la nuit du 4 août, il disoit si chrétiennement : avant qu'on en pût faire autant au clergé qu'on vient d'en faire à la noblesse, on verroit la banqueroute & la guerre civile. Ni guerre civile, ni banqueroute, mon cher abbé, quoiqu'on vous ait encore plus maltraités que les nobles. Les têtes de l'hydre, les griffes du tigre, les serres du vautour sont coupées, grace au progrès des lumieres, grace aussi peut-être à vos fureurs & à votre éloquence.

Mais revenons au frere Jean de Rabelais. Il ne perd point son tems en beaux discours académiques ; il s'arme du bâton de la croix, fond sur les ennemis, les assomme, les renverse, & plus heureux que nos prélats & nos prieurs dépossédés, les fait *égorgeter* par ses freres.

Gargantua, instruit de cet exploit, le fait venir, l'embrasse & le fait asseoir à table auprès de lui. Gymnaste lui propose d'ôter son froc. « Mon ami, dit le moine, laisse-le moi; car, pardieu je n'en bois que mieux. Si je le quitte, je n'aurai nul appétit; mais si en cet habit je m'assieds à table, je boirai pardieu & à toi & à ton cheval..... Que Dieu est bon, qui nous donne ce bon vin! J'avoue Dieu! si j'eusse été au tems de Jésus-Christ, j'eusse bien empêché que les juifs ne le prissent au jardin des oliviers. Ensemble le diable me faille, si j'eusse failli de couper les jarrêts à messieurs les apôtres, qui fuirent tant lâchement après qu'ils eurent bien soupé, & laissèrent leur bon maître au besoin.

En parlant d'un moine de ses amis, c'est un bon compagnon, dit-il: « mais quelle mouche l'a piqué? Il ne fait rien qu'étudier depuis je ne sais quand. Je n'étudie point de ma part. En notre abbaye, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons (1). Notre fou d'abbé disoit que c'est chose monstrueuse voir un moine savant. Pardieu, monsieur mon ami, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* (2).

(1) Maux d'oreille.

(2) C'est cet adage macaronique que notre Regnier a si exactement rendu dans ce vers :

Ma foi, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

» Foi de chrétien, dit Eudemon, j'entre en grande rêverie, considérant l'honnêteté de ce moine; car il nous ébaudit ici tous (1). Et comment donc est-ce qu'on chasse les moines de toutes bonnes compagnies, les appellant trouble-fêtes, comme abeilles chassent les frélons d'autour de leurs ruches?

» Si vous entendez, repondit Gargantua, pourquoi un singe en une famille est toujours moqué & harcelé, vous entendrez pourquoi les moines sont de tous refuis, & des vieux & des jeunes. Le singe ne garde point la maison comme un chien; il ne tire pas l'arroy (2) comme le bœuf; il ne produit ni lait ni laine comme la brebis; il ne porte pas le faix comme le cheval. Ce qu'il fait, est tout salir & dégâter, qui est la cause pourquoi de tous reçoit moqueries & bâtonnades. Semblablement un moine ne laboure comme le payfan; ne garde le pays comme l'homme de guerre; ne guérit les maladies comme le médecin; ne porte les commodités & choses nécessaires comme le marchand. C'est la cause pourquoi de tous est hué & abhorré.

» Voire mais, dit Grand-Gousier, ils prient Dieu pour nous. Rien moins, répondit Gargan-

(1) Nous étonne.
(2) La charrue.

tua. Vrai eſt qu'ils moleſtent tout leur voiſinage à force de trinqueballer leurs cloches. (Voire, dit le moine, une meſſe, une matine, une vêpre bien ſonnées, ſont à demi-dites.) Ils marmortent grand renfort de légendes & pſeaumes, nullement par eux entendus. Ils comptent force patnôtres entrelardées de longs *ave maria*, ſans y penſer n'y entendre; & ce je l'appelle moque-dieu, non oraiſon; mais ainſi leur aide-diéu, s'ils prient pour nous, & non de peur de perdre leurs miches & ſouppes graſſes. »

Le ſouper achevé, on ſe coucha, pour repoſer un peu & pour être plus frais le lendemain contre les ennemis. « Mais Gargantua ne pouvoit dormir, en quelque façon qu'il ſe mît. Dont lui dit le moine : je ne dors jamais à mon aiſe, ſinon quand je ſuis au ſermon, ou quand je prie Dieu. Je vous ſupplie, commençons vous & moi les ſept pſeaumes, pour voir ſi tantôt ne ſerez endormi. L'invention plut très-bien à Gargantua, & commençant les premiers pſeaumes, ſur le point de *beati quorum* s'endormirent & l'un & l'autre.

» Mais le moine ne faillit à s'éveiller avant minuit, tant il étoit habitué à l'heure des matines. Il les réveilla tous en chantant & leur dit : meſſieurs on dit que matines commencent par touſſer, & ſouper par boire. Faiſons à rebours. Commençons maintenant nos matines par

boire, & ce soir à l'entrée de souper nous toussérons à qui mieux mieux. Dont dit Gargantua : boire si tôt après le dormir ! ce n'est vivre en diete de médecine. C'est, dit le moine, bien médiciné. Cent diables me sautent au corps, s'il n'y a plus de vieux ivrognes qu'il n'y a de vieux médecins. J'ai composé avec mon appétit, à telle condition que toujours il se couche avec moi, aussi avec moi il se leve. Faites comme il vous plaira; moi je m'en vais après mon tiroir. Quel tiroir, dit Gargantua, entendez-vous ? Mon bréviaire, dit le moine : car tout ainsi que les fauconniers, avant de paître leurs oiseaux, les font *tirer* quelque pied de poule, pour leur purger le cerveau de flegmes, & pour les mettre en appétit; ainsi prenant ce joyeux petit bréviaire au matin, je m'écure tout le poumon, & me voilà prêt à boire.... Jamais je ne m'assujettis aux heures. Les heures sont faites pour l'homme, & non l'homme pour les heures. C'est pourquoi je fais des miennes comme d'étriers : je les accourcis ou alonge quand bon me semble. »

On marche à l'ennemi. Dans toute la guerre, frere Jean se comporte en héros. Il est surpris & pris, mais il tue ses gardes, il s'échappe, & revient trouver le roi, à qui il amene des prisonniers, & cinq pauvres pélerins qu'il avoit délivrés des mains des soldats de Picrochole. Il

les interroge sur les moines de leur pays, & leur demande sur-tout quelle chere font ces moines. « Le cordieu ! Ajoute-t-il, ils biscotent vos femmes, pendant qu'êtes en pélerinage. Hein, hein, dit Las-d'aller, je n'ai pas peur de la mienne; car qui la verra de jour ne se rompra le cou pour l'aller visiter la nuit. C'est, dit le moine, bien rentré de picques. Elle pourroit être aussi laide que Proserpine, elle aura pardieu la saccade, puisqu'il y a moines autour; car un bon ouvrier met indifféremment toutes pieces en œuvre. Que je meure de soif en cas que ne les trouviez grosses à votre retour : car seulement l'ombre du clocher d'une abbaye est féconde. »

Grace pour la franchise de l'expression, en faveur de l'originalité de la pensée, & du fond de vérité qu'on apperçoit à travers cette exagération plaisante !

CHAPITRE II.

Des ordres mendians.

Ce n'eſt point ſous ces joyeuſes couleurs que Rabelais peint les cinq ordres, que l'on appelle mendians, parce qu'en effet ils faiſoient vœu & profeſſion de mendicité, c'eſt-à-dire, de ce qui eſt la honte & le fléau des ſociétés civiles, & qu'ils ne s'enrichiſſoient que du métier & aux dépens des pauvres. Mais il étoit trop bon plaiſant pour leur dire des injures directes; le tour qu'il prend eſt d'autant plus comique, qu'il a l'air plus ſimple; que ces injures ne conſiſtent en apparence qu'en erreur de mots, & que cette erreur naïve devient doublement plaiſante par la bonne foi poltronne & ſuperſtitieuſe de celui qui la commet, & par la prud'hommie de celui qui la rend plus injurieuſe encore en voulant la redreſſer. Voici le fait.

Panurge veut ſe marier, mais il eſt inquiet de ce qui lui adviendra en mariage; il conſulte Pantagruel; il conſulte le ſort des vers d'Homere & de Virgile; il conſulte le ſort des dez, celui des ſonges, & même une ſibylle: il eſt auſſi incertain qu'auparavant. Pantagruel lui conſeille de

s'adreſſer à un vieux poëte, prêt à mourir. « Les cignes, lui dit-il, qui ſont oiſeaux ſacrés à Apollon, ne chantent jamais, ſinon quand ils approchent de leur mort, de mode (1) que chant de cigne eſt préſage certain de ſa mort prochaine, & ne meurt que préalablement n'ait chanté. Semblablement les poëtes, qui ſont protégés d'Apollon, approchant de leur mort, ordinairement deviennent prophètes; & chantent par Apolline inſpiration, vaticinant (2) des choſes futures.... Nous avons ici près un homme & vieux poëte, c'eſt Raminagrobis; j'ai entendu qu'il eſt en l'article & dernier moment de ſon décès : tranſportez-vous vers lui, & oyez ſon chant; peut-être que par lui Apollon diſſoudra votre doute. »

Panurge y conſent; ils ſe mettent en route; « & arrivant au logis poëtique, trouverent le bon vieillard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte & regard lumineux. Interrogé par Panurge, il demande encre, plume & papier : il lui donne pour réponſe le rondeau : *prenez-là ne la prenez pas*, qui le laiſſe plus incertain que jamais. Après lui avoir mis en main ce rondeau, il ne veut plus rien entendre.

---

(1) De maniere.

(2) Prédiſant.

» J'ai, ce jourd'hui, dit-il, hors ma maiſon, à grande fatigue & difficulté, chaſſé un tas de vilaines, immondes, & peſtilentes bêtes, noires, guarres (1), fauves, blanches, cendrées, leſquelles ne me vouloient laiſſer à mon aiſe mourir, & par fraudulentes peintures, importunités fréloniques, toutes forgées en l'officine de je ne ſais quelle inſatiabilité, m'évoquoient du doux penſement auquel j'acquieſçois, contemplant, voyant & jà touchant & goûtant le bien & félicité que le bon Dieu a préparé à ſes fideles élus en l'autre vie, & état d'immortalité. Déclinez de leur voie, ne ſoyez à eux ſemblable; plus ne me moleſtez; & me laiſſez en ſilence, je vous ſupplie.

» Panurge, ſortant de ſa chambre, tout effrayé, dit: par la vertudieu! Je crois qu'il eſt hérétique, ou je me donne au diable: il médit des bons peres mendians, cordeliers & jacobins, qui ſont les deux hémiſpheres de la chrétienté. Mais que diable lui ont fait les pauvres diables de capucins & minimes? Ne ſont-ils aſſez malheureux, aſſez enfumés & parfumés de miſere & calamité, les pauvres haires? Il péche vilainement: il blaſphême contre la religion: j'en ſuis fort ſcandaliſé. Je, dit frere Jean, ne m'en

(1) Bigarré, noir & blanc.

soucie d'un bouton. Ils médisent de tout le monde : si tout le monde médit d'eux, je n'y prends nul intérêt.

» Mais, dit Panurge, quel diable possede ce maître Raminagrobis, qui ainsi, sans propos, sans raison, sans occasion, médit des pauvres béats peres jacobins, mineurs & minimes ? J'en suis grandement scandalisé. Je ne vous entends point, répondit Epistemon ; & me scandalisez-vous même grandement, interprétant perversement des freres mendians ce que le bon poëte disoit des bêtes noires, fauves & autres. Il ne l'entend, selon mon jugement, en telle sophistique & phantastique allégorie. Il parle absolument & proprement des puces, punaises, cirons, mouches & autres telles bêtes, lesquelles sont unes noires, autres fauves, autres cendrées, autres tannées & basanées, toutes importunes, tyranniques & molestes, non aux malades seulement, mais aussi à gens sains & vigoureux. Vous faites mal, autrement exposant ses paroles.

» Retournons, dit Panurge l'admoneſter de son salut. Nous l'induirons à contrition de son péché, à requérir pardon aux tant béats peres absens comme présens, & en prendrons acte, afin qu'après son trépas ils ne le déclarent hérétique & damné ; & à leur satisfaire de l'outrage, ordonnant par tous les couvens de cette pro-

vince, aux bons peres religieux force bribes, force meſſes, force obits & anniverſaires, & qu'au jour de ſon trépas ſempiternellement, ils aient tous quintuple pitance.

Ho ho ! Je m'abuſe & m'égare en mes diſcours : le diable m'emporte ſi j'y vais. Vertudieu ! La chambre eſt déjà pleine de diables. Je n'y vais pas. Qui ſait s'ils uſeroient de quiproquo, & au lieu de Ranimagrobis gripperoient Panurge ?.... Je gage que par même crainte à ſon enterrement n'aſſiſtera jacobin, cordelier, carme, capucin ni minime ; & eux ſages. Auſſi bien ne leur a-t-il rien donné par teſtament. Le diable m'emporte ſi j'y vais !

» S'il eſt damné, à ſon dam (1) : pourquoi médiſoit-il des bons peres de religion ? Pourquoi les avoit-il chaſſés hors ſa chambre ſur l'heure qu'il avoit plus beſoin de leur aide, de leurs dévotes prieres, de leurs ſaintes admonitions ? Pourquoi par teſtament ne leur ordonnoit-il au moins quelques bribes, aux pauvres gens qui n'ont que leur vie en ce monde ? Y aille qui voudra aller : le diable m'emporte ſi j'y vais ?

Qui auroit dit que les moines mendians ſont des bêtes noires, blanches, fauves, auſſi incommodes, auſſi importunes qué les mouches, les

(1) Tant pis pour lui.

cirons, les puces & les punaises, auroit dit une dûreté crue & de mauvais goût; & n'eût cependant pas dit autre chose que Rabelais.

CHAPITRE III.

Des prêtres & moines, des cardinaux & du Pape.

Après cette escarmouche contre les moines, voici maintenant tout le clergé pris corps à corps. Sous l'image d'oiseaux, chantans au son des cloches, la hiérarchie sacrée passe en revue, depuis les prestolets jusqu'au Pape : d'autres ont violemment écrit contre elle; mais aucun ne l'a mieux saupoudrée de ridicule; & si du tems de Rabelais, l'anti-papisme étoit une hérésie, ce n'est pas trop injustement que les dévots le nommoient hérétique. On ne voit pas qu'il s'en soit plus mal porté.

Quoi qu'il en soit, voilà Pantagruel & sa cour voyageant par mer, pour aller consulter un oracle sur le mariage de Panurge. L'auteur se met lui-même du voyage, & raconte ainsi leurs aventures.

« Au quatrieme jour apperçûmes terre, &

nous fut dit par notre pilote que c'étoit l'isle Sonnante; & entendîmes un bruit de loin venant, fréquent & tumultueux, & nous sembloit à l'ouïr que ce fussent cloches grosses, petites & médiocres, ensemble sonnantes, comme on fait à Paris, à Tours & ailleurs aux jours des grandes fêtes : plus approchions, plus entendions cette sonnerie renforcée.

» Approchant davantage, entendîmes entre la perpétuelle sonnerie des cloches tant infatigables, des hommes résidans là, comme étoit notre avis. Pantagruel fut d'opinion qu'avant d'aborder en l'isle Sonnante, descendions avec notre esquif en un petit roc auprès duquel reconnoissions un hermitage & quelque petit jardinet. Là trouvâmes un petit bon-homme hermite, lequel nous donna pleine instruction de toute la sonnerie, & nous fêtoya d'une étrange façon. Il nous fit quatre jours conséquens jeûner, affirmant qu'en l'isle Sonnante autrement reçus ne serions, parce que lors étoit le jeûne des quatre-tems ».

Cela n'arrange point Panurge qui meurt de faim. Mais l'hermite tient bon; le terme de quatre jours, dit-il, est fatal: (1) » qui contredit

(1) Pris dans le sens du latin, c'est-à-dire, *inévitable*, ordonné par le destin *fatum*.

est hérétique, & ne lui faut rien que le feu. Sans faute, pater, dit Panurge, étant sur mer, je crains beaucoup plus être mouillé que chauffé, & être noyé que brûlé ». Il se décide pourtant à jeûner pour pouvoir entrer dans l'isle. Les jeûnes achevés, l'hermite leur donne une lettre pour maître Editue, gardien de l'isle Sonnante.

« C'étoit un petit bon-homme, vieux, chauve, à museau bien enluminé, & face bien cramoisie. Il nous fit très-bon accueil, par la recommandation de l'hermite, entendant qu'avions jeûné. Après avoir repu, nous exposa les singularités de l'isle, affirmant qu'elle avoit été premièrement habitée par les Siticines (2), mais par ordre de nature, comme toutes choses varient, ils étoient devenus oiseaux. Depuis ne nous tint plus autres propos que d'oiseaux & de cages. Les cages étoient grandes, riches, somptueuses & faites par merveilleuse architecture. Les oiseaux étoient beaux, grands & polis, à l'avenant, ressemblans aux hommes de ma patrie, buvoient & mangeoient comme hommes; bref, à les voir de prime face, eussiez dit que fussent hommes; toutefois ne l'étoient

(1) Aulugelle appelle ainsi ceux qui chantoient aux funérailles des morts.

mie

mie, selon l'instruction de maître Editue, protestant qu'ils n'étoient ni séculiers ni mondains.

» Aussi leur plumage nous mettoit en rêverie. Aucuns l'avoient tout blanc, autres tout gris, autres mi-parti de blanc & de noir, autres tout rouge, autres parti de blanc & bleu ; c'étoit belle chose de les voir.

» Les mâles il nommoit Clergaux, Monagaux, Prêtregaux, Abbegaux, Evesgaux, Cardingaux & Papegaut, qui est unique en son espéce. Les femelles il nommoit clergesses, monagesses, prêtregesses, abbegesses, évesguesses, cardingesses, papegesses ».

Ainsi Vanossa étoit la papegesse d'Alexandre VI, l'un des plus exécrables Papegauts qu'ait produit l'isle Sonnante. Bien d'autres que lui, quoique vieux, ont eu leurs papegesses, quand ils n'avoient pas pis encore. La liste des cardingesses ne finiroit pas. Elles joignoient quelquefois d'autres dignités à ce titre. Madame Sancta †, par exemple, n'est plus ambassadrice, mais on dit qu'elle est cardingesse inamovible. La réapostolification de nos évesgaux, c'est-à-dire leur rappel au régime apostolique, détruira, du moins en France, l'espéce aimable des évesguesses. On ne dira plus, comme autrefois : Mademoiselle G... est évesguesse d'Orléans : Madame de..... est archevesguesse de Bordeaux ; ou de

Toulouse, &c. c'est dommage. Mais reprenons le récit de notre voyageur.

« Tout ainsi, nous dit Editue, comme entre les abeilles hantent les frêlons, qui rien ne font, fors tout manger & tout gâter : aussi depuis trois cents ans, ne sais comment, entre ces joyeux oiseaux, étoit advolé grand nombre de cagots (1), lesquels avoient honni & gâté toute l'isle, tant hideux & monstrueux que de tous étoient fuis. Car tous avoient le col tors, les pattes pelues, les griffes & le ventre de harpies ; & n'étoit possible de les exterminer : pour un mort, en advoloit vingt-quatre.

» Lors demandâmes à maître Editue, vu la multiplication de ces vénérables oiseaux en toutes leurs espéces, pourquoi là n'étoit qu'un Papegaut ? Il nous répondit que telle étoit l'institution premiere, & fatale destinée des étoiles ; que des clergaux naissent les prêtregaux, & monagaux, sans compagnie charnelle ; des prêtregaux naissent les évesgaux ; d'iceux les beaux cardingaux ; & les cardingaux, si par mort ne sont prévenus, finissent en Papegaut : & n'en est ordinairement qu'un, comme par les ruches des abeilles n'y a qu'un roi, & au monde n'est qu'un soleil. Icelui décédé, en naît un autre en

(1) Les religieux mendians.

son lieu, de toute la race des cardingaux, entendez toujours sans copulation charnelle. De sorte qu'il y a en cette espece unité individuelle, avec perpétuité de succession, ni plus ni moins qu'au Phénix d'Arabie.

» Vrai est, qu'il y a environ deux mille sept cents soixante lunes, que furent en Nature deux Papegauts produits; mais ce fut la plus grande calamité qu'on vit oncques en cette isle. Car tous ces oiseaux-ci se pillerent les uns les autres, & s'entrepelaudérent si bien, ce tems durant, que l'isle périclita d'être spoliée d'habitans. Part d'iceux adhéroit à l'un & le soutenoit; part à l'autre & le défendoit: demeurerent part d'iceux muets comme poissons, & oncques ne chanterent; & part de ces cloches, comme interdite, coup ne sonna. Ce séditieux tems durant, à leurs secours évoquerent empereurs, rois, ducs, monarques, comtes, barons & communautés du monde qui habitent en continent & terre ferme; & n'eut fin ce schisme & cette sédition, qu'un d'iceux ne fût privé de vie, & la pluralité réduite en unité ».

La foi est tellement affoiblie qu'au lieu de deux Papegauts il y en auroit vingt, sans que l'on y prit garde, hors de l'isle Sonnante. Les empereurs & les rois les laisseroient se piller

& s'entrepelauder entr'eux; & ne feroient qu'en rire.

» Puis demandâmes qui mouvoit ces oiseaux ainsi sans cesse chanter : Editue nous répondit que c'étoient les cloches pendantes au-dessus de leurs cages. Puis nous dit : voulez-vous que présentement je fasse chanter ces monagaux que voyez-là, comme une alouette sauvage? De grace, répondîmes-nous. Lors sonna une cloche, six coups seulement, & monagaux d'accourir, & monagaux de chanter. Et si, dit Panurge, je sonnois cette cloche, ferois-je pareillement chanter ceux qui ont le plumage à couleur de hareng soret? Pareillement, répondit Editue. Panurge sonna, & soudain accoururent ces oiseaux enfumés, & chanterent ensemblement; mais ils avoient les voix rauques & mal-plaisantes. Aussi, nous montra Editue, qu'ils ne vivoient que de poisson, comme les hérons & cormorans du monde, & que c'étoit une quinte espéce (1) de cagors, imprimés nouvellement. Ajouta davantage qu'il avoit eu avertissement par un voyageur, revenant d'Afrique, que bientôt y devoit advoler une sixieme espéce, lesquels il nommoit

(1) Les minimes, institués long-tems après les quatre premiers ordres mendians.

capucingaux, plus triſtes, plus maniaques, & plus fâcheux qu'eſpéce qui fût en toute l'iſle Afrique, dit Pantagruel, eſt coutumière toujours produire choſes nouvelles & monſtrueuſes.

» Mais, ajouta-t-il, vu que nous avez expoſé des cardingaux naître Papegaut, & les cardingaux des évefgaux, les évefgaux des prêtregaux, & les prêtregaux des clergaux, je voudrois bien entendre d'où vous naiſſent ces clergaux. Ils ſont, dit Editue, tous oiſeaux de paſſage, & nous viennent de l'autre monde, partie d'une contrée grande à merveilles, laquelle ſe nomme *Jour ſans pain*; partie d'une autre, vers le couchant, laquelle on nomme *Trop d'iceux*. De ces deux contrées tous les ans ces clergaux ici par foules nous viennent, laiſſant peres & meres, tous amis & tous parens. La maniere eſt telle: quand en quelque noble maiſon de cette derniere contrée, y a trop d'enfans, ſoit mâles, ſoit femelles, de ſorte que qui ſeroit part à tous de l'héritage, (comme raiſon le veut, nature l'ordonne, & Dieu le commande) la maiſon ſeroit diſſipée, les parens s'en déchargent en cette iſle boſſard. Je la nomme ainſi, car ordinairement ils ſont boſſus, borgnes, boiteux, manchots, podagres, contrefaits & maléficiés, poids inutile de la terre.

» Je m'ébahis ſi les meres de par-delà les

portent neuf mois en leurs flancs, vu qu'en leurs maisons elles ne les peuvent porter ni souffrir neuf ans, non pas sept le plus souvent, & leur mettant une chemise seulement sur la robe, & sur le sommet de la tête leur coupant je ne sais combien de cheveux, avec certaines paroles expiatoires, par métempsycose pythagorique, sans lésion ni blessure aucune, les font oiseaux tels devenir que présentement les voyez.

» Plus grand nombre nous en vient de *Jour sans Pain*, qui est excessivement long. Car les habitans d'icelle contrée, quand sont en état de pâtir la faim, pour n'avoir de quoi s'alimenter, & ne savoir, ni vouloir rien faire, ni travailler en quelque honnête art & métier, ni aussi féalement à gens de bien s'asservir; ceux aussi qui n'ont pu jouir de leurs amours, qui ne sont parvenus à leurs entreprises, & sont désespérés; ceux pareillement qui méchamment ont commis quelque cas de crime, & que l'on cherche pour mettre à mort ignominieusement, tous advolent; ici ont leur vie assignée; soudain deviennent gras, comme lirons, qui auparavant étoient maigres comme pics; ici ont parfaite sûreté, indemnité & franchise ».

Que tout cela étoit édifiant & commode! & que la religion perd à la réforme de toutes ces belles institutions! Vous aurez beau main-

tenant n'avoir ni le talent ni le courage néces-
faire pour gagner du pain ; déplaire à votre belle,
manquer vos entrepriſes, ou mériter d'être
pendu ; tous ces beaux motifs de vocation ne
vous ouvriront pas un aſile. Il faudra déformais
en France, pour être miniſtre des autels, avoir de
la piété, des mœurs, & même croire en Dieu.
O Nation irréligieuſe & ſchiſmatique !

CHAPITRE IV.

Des ordres religieux & militaires, & du bon emploi des donations faites à l'église.

« EDITUE n'avoit pas achevé de parler, quand près de nous advolerent vingt-cinq ou trente oiseaux, de couleur & plumage qu'encore n'avois vu en l'isle. Leur plumage étoit changeant d'heure en heure, comme la peau d'un caméléon; et tous avoient, au-dessous de l'aile gauche, une marque, comme de deux diametres, mi-partissant un cercle, ou d'une ligne perpendiculaire tombant sur une ligne droite. A tous elle étoit presque d'une forme, mais non à tous d'une couleur. Aux uns étoit blanche, aux autres verte, aux autres rouge, aux autres bleue.

Qui sont, demanda Panurge, ceux-ci, & comment les nommez-vous? Ils sont, répondit Editue, métifs. Nous les appellons Gourmandeurs, & ont grand nombre de riches Gourmanderies en votre monde. Je vous prie, dis-je, faites-les un peu chanter, afin qu'entendions leur voix. Ils ne chantent, dit-il, jamais; mais ils repaissent au double en récompense. Où

ſont, demandois-je, les femelles? ils n'en ont point, répondit-il ».

Ici Panurge demande, avec la franchiſe, du ſtyle de Rabelais, comment, s'ils n'ont point de femelles, ils portent ainſi les ſymptômes d'une maladie, qu'on ne peut nommer décemment que quand elle eſt *petite*. « Elle eſt, dit-il, propre à cette eſpéce d'oiſeaux, à cauſe de la marine qu'ils hantent quelquefois.

» Plus nous dit: le motif de leur venue ici près de vous, eſt pour voir ſi parmi vous reconnoîtront une magnifique eſpéce de gaux (1), oiſeaux de proie terribles, non toutefois venans au leurre, ni reconnoiſſant le gant (2), leſquels ils diſent être en votre monde; & d'iceux les uns porter jets aux jambes bien beaux & précieux, avec inſcription par laquelle qui mal y penſera, eſt condamné d'être ſoudain honni; autres au-devant de leurs plumages porter le portrait d'un calomniateur (3), & les autres y

(1) Différens des Prêtregaux, des monagaux, &c.

(2) Il déſigne ici les chevaliers de la jarretiere, qui, au tems dont il parle, ne venoient plus au leurre, ni ne reconnoiſſoient plus le gant du fauconnier romain.

(3) L'eſprit calomniateur, c'eſt le diable, dont le portrait eſt ſur la croix des chevaliers de Saint-Michel.

porter une peau de bellier (1). Il eſt vrai, dit Panurge, mais nous ne les connoiſſons mie.

» Ores, dit Etidue, c'eſt aſſez parlementé, allons boire. Mais repaître, dit Panurge. Repaître, dit Editue, & bien boire : rien n'eſt ſi cher ni ſi précieux que le tems: employons-le en bonnes œuvres.

» Après les premiers morceaux, frere Jean demandoit à Editue : en cette iſle vous n'avez que cages & oiſeaux. Ils ne labourent ni cultivent la terre : toute leur occupation eſt gaudir, gazouiller & chanter. De quel pays vous vient cette corne d'abondance, pleine de tant de biens & friands morceaux ? De tout l'autre monde, répondit Editue, exceptez-moi quelques contrées des régions aquilonnaires, leſquelles nous ont manqué depuis certaines années. Chou! dit frere Jean, ils s'en repentiront dondaine, ils s'en repentiront dondon. Buvons, amis.

» Mais de quel pays êtes-vous, demanda Editue? de Touraine, répondit Panurge. Vraiment, dit Editue, vous êtes né de bon lieu, puiſque vous êtes de la benoîte Touraine. De Touraine tant & tant de biens annuellement nous viennent, que nous fut dit un jour par gens du

(1) La toiſon d'or.

lieu ici paſſans, que le duc de Touraine n'a en tout ſon revenu de quoi manger ſon ſaoul de lard, par l'exceſſive largeſſe que ſes prédéceſſeurs ont faites à ces ſacro-ſaints oiſeaux, pour ici de phaiſans nous ſaouler, de perdreaux, de gelinottes, poulles d'indes, gras chapons, venaiſon de toutes ſortes, & toutes ſortes de gibier. Buvons, amis.

Ces deux mots ſont le refrain du bon-homme Editue. Plus il boit, plus il le répéte; plus il le répéte, plus il boit; & s'attendriſſant davantage, à meſure que le vin le gagne, il joint à ſon refrain des expreſſions plus amicales & plus tendres. Son ſtyle eſt celui d'un béat, bien perſuadé que, pour les hommes de Dieu, boire, manger, dormir ſont les trois vertus cardinales; & que toutes les donations faites à l'égliſe doivent ſe réſoudre pieuſement en bon vin & en bonne chère. Ce fut en effet la vérité pendant bien des ſiecles: ce ne l'eſt plus à la fin du nôtre. Auſſi ſerons-nous maudits & convaincus de ſchiſme; ce qui eſt, comme on ſait, le dernier malheur en ce monde, mais ce qui pourroit bien, dans l'autre, revenir abſolument au même.

» Voyez, continuoit Editue, cette perchée d'oiſeaux, comme ils ſont douillets, & en bon point, des rentes qui nous en viennent: auſſi chantent-ils

bien pour eux. Vous ne vîtes oncques roſſignols mieux gringoter, qu'ils font au plat, quand je leur ſonne ces groſſes cloches que voyez pendues au tour de leur cage. Buvons, amis : il fait certes aujourd'hui beau boire ; auſſi fait-il tous les jours : buvons, je bois de bien bon cœur à vous ; & ſoyez les très-bien venus.

» N'ayez peur que vin & vivres ici faillent (1) : car quand le ciel ſeroit d'airain & la terre de fer, encore vivres ne nous faudroient, fût-ce par ſept, voire huit ans, plus long-tems que ne dura la famine en Egypte. Buvons enſemble, par bon accord & en charité.

» Diable ! s'écria Panurge, tant vous avez d'aiſe en ce monde ! en l'autre, répondit Editue, en aurons-nous bien davantage. Les champs élyſiens ne nous manqueront pour le moins. Buvons, amis, je bois à vous.

» Ça été, dis-je, eſprit divin & parfait, à vous premiers ſiticines, avoir le moyen inventé par lequel vous avez ce que tous humains déſirent naturellement, & à peu d'iceux, ou, à proprement parler, à nul n'eſt octroyé. C'eſt paradis en cette vie & en l'autre pareillement avoir. O gens heureux ! ô demi-dieux, plût au ciel qu'il m'advînt ainſi » !

(1) Manquent.

Après avoir bien bu & bien mangé, Editue les méne dans une chambre bien garnie, bien tapiſſée & toute dorée, où il les invite à dormir. Mais à minuit il les éveilla pour boire; & lui même but le premier, diſant : « vous autres de l'autre monde dites qu'ignorance eſt mere de tous maux, & dites vrai ; mais toutefois ne la baniſſez de vos entendemens, & vivez en elle, avec elle & par elle. C'eſt pourquoi tant de maux vous tourmentent de jour en jour, toujours vous plaignez, toujours lamentez, jamais n'êtes aſſouvis ; je le conſidere préſentement : car ignorance vous tient ici au lit liés, & n'entendez que votre devoir étoit d'épargner de votre ſommeil, point n'épargner les biens de cette fameuſe iſle. Vous deviez avoir déja fait trois repas; & tenez cela de moi que pour manger les vivres de l'iſle Sonnante, ſe faut lever bien matin : les mangeant, ils multiplient; les épargnant, ils vont en diminution. Fauchez le pré en ſa ſaiſon, l'herbe y reviendra plus drue: ne le fauchez point, en peu de tems il ne ſera tapiſſé que de mouſſe. Buvons, amis, buvons tous : les plus maigres de nos oiſeaux (1) chan-

(1) Les religieux mendians qui chantent leurs matines à minuit.

tent maintenant tous à nous, nous boirons à eux s'il vous plaît.

» Au point du jour pareillement nous éveilla pour manger ſouppes de primes. Depuis ne fimes qu'un repas, lequel dura tout le jour, & ne ſavions ſi c'étoit dîner ou ſouper, goûter ou réveillonner. Seulement par forme d'ébat, nous promenâmes quelques jours par l'iſle, pour voir & ouïr le joyeux chant des ces benoîts oiſeaux ».

Doux paſſetems ! doux emploi de cette malheureuſe vie mortelle ! hélas ! qu'êtes-vous devenus ! De barbares légiſlateurs ont détruit cette béatitude. Ils veulent que tout prêtre rempliſſe une fonction ſacerdotale. Ils retranchent inhumainement de ces fonctions les longs repas, le long ſommeil, & tant d'autres conſolations, qui aidoient les élus à marcher dans les voies du ſeigneur. Plus d'oiſiveté, plus de donations, & *partant plus de joie*. O ſiecle pervers & irréligieuſement ennemi de ces douces ſuperſtitions ! O, duſſé-je le répéter cent fois, Nation perdue de philoſophie & de ſchiſme !

CHAPITRE V.

Du Pape, des excommunications, & de l'inviolabilité des évêques.

« Le tiers jour continua en festins & mêmes banquets que les jours précédens; auquel jour Pantagruel requéroit instamment voir Papegaut; mais Editue répondit qu'il ne se laissoit ainsi facilement voir. Comment, dit Pantagruel, a-t-il l'armet de Pluton en tête, l'anneau de Gygès aux griffes, ou un caméléon au sein, pour se rendre invisible au monde? Non, répondit Editue; mais il est par nature à voir un peu difficile : je donnerai toutefois ordre que le puissiez voir, si faire se peut. Ce mot achevé, nous laisse au lieu grignotans.

» Un quart d'heure après retourné, nous dit Papegaut être pour cette heure visible; & nous mena en tapinois & silence droit à la cage en laquelle il étoit accroupi, accompagné de deux petits cardingaux, & de six gros gras évesgaux. Panurge curieusement considéra sa forme, ses gestes, son maintien. Puis s'écria à haute voix, disant : en mal-an soit la bête : il semble une

huppe (1). Parlez bas, dit Editue, de par Dieu, il a oreilles. Si une fois il vous entend ainsi blasphémant, vous êtes perdus bonnes gens : voyez-vous là dans sa cage un bassin (2) ? D'icelui sortira foudre, tonnerre, éclairs, diables & tempête, par lesquels en un moment serez cent pieds sous terre abymés. Mieux seroit, dit frere Jean, boire & banqueter.

» Panurge restoit en contemplation véhémente de Papegaut & de sa compagnie, quand il apperçut au-dessous de sa cage une chevêche (3). Adoncques s'écria, disant : par la vertudieu, nous sommes ici bien pipés à pleines pipes, & mal équipés. Il y a pardieu de la piperie, fripperie & ripperie tant & plus en ce manoir. Regardez-là cette chevêche. Nous sommes pardieu, assassinés. Parlez bas, de pardieu, dit Editue, ce n'est mie une chevêche; il est mâle; c'est un noble chévecier (4).

---

(1) Seroit-ce à cause de la thiare ?

(2) Cloche qu'on sonne quand le pape excommunie. Mais pour qu'une cloche ressemble à un bassin, il faut qu'elle soit renversée, ce que l'on peut regarder ici comme malignement symbolique.

(3) Oiseau de nuit & de mauvais augure, sorte de chouette.

(4) Celui qui a soin du *chevet* de l'église, c'est à dire, de cette partie du chœur qui en fait la clôture. Le même

» Mais,

» Mais, dit Pantagruel, faites-nous ici quelque peu Papegaut chanter, afin qu'oyons son harmonie. Il ne chante, répondit Editue, qu'à ses jours, & ne mange qu'à ses heures. Non fais-je, dit Panurge, mais toutes les heures sont miennes. Allons donc boire d'autant. Vous, dit Editue, parlez à cette heure correct : ainsi parlant, jamais ne serez hérétique (1). Allons, j'en suis d'opinion.

» Retournant à la buverie, apperçûmes un vieil éveſgaut à tête verte (2), lequel étoit accroupi & ronfloit sous une feuillade. Près de lui étoit une jolie abbegeſſe, laquelle joyeusement chantoit, & y prenions plaisir si grand, que

---

officier a soin des chapes, de la cire, &c. Ce jeu de mots de *chevêche* & de *chévecier*, n'est ni de bon goût ni de beaucoup de sel ; mais il sert à amener cette petite sortie : *Nous sommes ici bien pipés*, &c. ; & nous devons lui pardonner, nous qui ne sommes plus *pipés*, & qui commençons même à n'être pas *mal équipés*.

(1) Pourquoi ne pas mettre ici la réflexion du commentateur de Rabelais ? Faites bonne chere & vivez comme il vous plaira, dans un pays d'inquisition, on ne vous dira rien ; mais gardez-vous bien d'y parler de religion, ni d'y mettre en compromis l'autorité du Pape.

(2) Autre note du commentateur. Leurs armes sont couronnées d'un chapeau *vert*, en signe de l'espérance qu'ils ont de devenir un jour cardinaux.

desirions tous nos membres en oreilles convertis, rien ne perdre de son chant, & du tout y vaquer, sans ailleurs être distraits. Panurge dit: cette belle abbegesse se rompt la tête à force de chanter, & ce gros vilain éveſgaut ronfle cependant. Je le ferai bien chanter tantôt, de par le diable. Lors sonna une cloche pendante sur sa cage; mais quelque sonnerie qu'il fit, plus fort ronfloit éveſgaut, point ne chantoit. Pardieu, dit Panurge, vieille buze, par autre moyen bien chanter vous ferai. Adoncques prit une grosse pierre, le voulant férir par la moitié (1). Mais Editue s'écria, disant :

» Homme de bien, frappe, féris, tue & meurtris tous rois & princes du monde, en trahison, par venin ou autrement comme tu voudras : déniche des cieux les anges ; de tout auras pardon du Papegaut. A ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes parens & amis vivans & trépassés. Encore ceux qui d'eux après naîtroient en seroient infortunés. Considere bien ce bassin (2). Mieux doncques vaut, dit Panurge, boire d'autant & banqueter ».

---

(1) Frapper à la moitié du corps.

(2) Cette cloche d'excommunication. Voyez la note cidessus, page 12.

C'eſt toujours très-bien fait de ſuivre l'avis de Panurge; mais ſi les ſacrés oiſeaux n'ont pas ceſſé d'être inviolables, on leur a prouvé du moins que, ſur leur refus de chanter, on pouvoit les chaſſer de leurs cages. Que Papegaut le prenne comme il voudra; ni rois ni princes n'en ſeront frappés, empoiſonnés ni meurtris. Il n'aura pour ces peccadilles aucun pardon à donner. On aſſure qu'il ſera bien de laiſſer ſon baſſin tranquille, & de n'en pas compromettre le bruit. L'artillerie du Vatican n'eſt plus, dit-on, chargée qu'à poudre.

CHAPITRE VI.

De l'autorité du Pape, & de la puissance du diable.

On connoît la fiction plaisante des isles de Papefigue & de Papimanie : par les habitans de la premiere, Rabelais voulut désigner les peuples qui se sont soustraits à l'autorité du Pape ; par ceux de la seconde, les nations qui y sont restées soumises. Les uns, étant excommuniés, passoient, au tems où il écrivoit, pour misérables en ce monde & damnés dans l'autre ; tout prospéroit aux autres ; tout le bonheur étoit pour eux dans l'une & dans l'autre vie. Il paroit donner dans ce sens ; mais sa philosophie maligne, arrange les choses de maniere que le diable, à qui étoit dévolue la terre maudite des Papefigues, y est bafoué & pris pour dupe ; que les Papimanes bénis du ciel, paroissent imbécilles, superstitieux, intolérans ; & que même en croyant faire l'éloge des décisions papales, regle de leur foi & de leur conduite, ils en font réellement la satyre.

Les habitans de Papefigue étoient jadis riches & libres. Un jour de fête annuelle, les bourg-

meſtres & ſyndics étoient allés paſſer leur tems & voir la fête en Papimanie, iſle prochaine. L'un d'eux voyant le portrait du Pape, comme c'étoit la coutume de l'y montrer publiquement aux grandes fêtes, lui fit la figue, ce qui eſt dans ce pays ſigne de mépris & de dériſion. Les Papimanes, pour ſe venger, ſe mirent en armes quelques jours après; ſurprirent, ſaccagerent & ruinerent toute l'iſle; impoſerent des conditions humiliantes au reſte des habitans; les firent eſclaves & tributaires, & leur donnerent le nom de papefigues, parce qu'ils avoient fait la figue au portrait du Pape. Depuis ce tems-là rien ne proſpéroit aux pauvres gens. Tout les ans ils avoient grêle, tempête, famine, & toute ſorte de malheurs, comme éternelle punition du crime de leurs ancêtres.

« Un petit diable, qui ne ſavoit encore ni tonner, ni grêler, fors ſeulement le perſil & les choux, encore auſſi ne ſavoit ni lire ni écrire, avoit obtenu de Lucifer de venir ſe récréer & s'ébattre dans cette iſle, en laquelle les diables avoient familiarité grande, & ſouvent y alloient paſſer le tems: arrivé au lieu, rencontra un pauvre payſan qui ſemoit de la touſelle (1): il s'adreſſa au laboureur & lui demanda ce qu'il faiſoit. Le

(1) Eſpece de grain.

pauvre homme lui répondit qu'il ſemoit ce champ de touſelle pour s'aider à vivre l'an ſuivant. Voire mais, dit le diable, ce champ n'eſt pas tien, il eſt à moi & m'appartient ; car depuis l'heure & le tems qu'au Pape vous fites la figue, tout ce pays nous fut adjugé, proſcrit & abandonné. Semer bled toutefois n'eſt mon état ; ainſi je te laiſſe le champ ; mais c'eſt à condition que nous partagerons le profit. Je le veux, répondit le laboureur.

» J'entends, dit le diable, que du profit nous ferons deux lots. L'un ſera ce qui croîtra ſur terre, l'autre ce qui en terre ſera couvert. Le choix m'appartient, car je ſuis diable extrait de noble & antique race ; tu n'es qu'un villain. Je choiſis ce qui ſera en terre, tu auras le deſſus. En quel tems ſera la cueillette ? A mi-juillet, répondit le laboureur. Or, dit le diable, je ne faudrai (1) m'y trouver. Fais au reſte, comme eſt ton devoir ; travaille : villain, travaille, je vais tenter du gaillard péché de luxure les nobles nonains, les cagots & briffaux auſſi : de leur vouloir je ſuis plus qu'aſſuré. »

« La mi-juillet venue, le diable ſe préſente au lieu, accompagné d'un eſcadron de petits diableteaux de chœur (2). Là rencontrant le

(1) Je ne manquerai à.

(2) De l'âge & de la taille des petits enfans de chœur.

laboureur, lui dit : & puis, vilain, comment t'es-tu porté depuis ma départie ? Il convient faire ici nos partages. C'eſt raiſon, répondit le laboureur. Lors commença avec ſes gens ſeyer le bled. Les petits diables de même tiroient le chaume de terre. Le laboureur battit ſon bled en l'aire, le mit en poches, le porta au marché pour vendre. Les diableteaux firent de même, & au marché, près du laboureur, pour leur chaume vendre s'aſſirent.

» Le laboureur vendit très-bien ſon bled, & de l'argent emplit un vieux demi-brodequin, lequel il portoit à ſa ceinture. Les diables ne vendirent rien ; ains au contraire les payſans en plein marché ſe moquoient d'eux. Le marché clos, le diable dit au laboureur : villain, tu m'as à cette fois trompé ; à l'autre ne me tromperas. Monſieur le diable, répond le laboureur, comment vous aurois-je trompé, qui premier avez choiſi ?.... De quoi, répartit le diable, cette année ſuivante, pourras-tu notre champ ſemer ? Pour profit de bon ménager, répondit le laboureur, le conviendroit ſemer de raves. Or, dit le diable, tu es villain de bien : ſeme raves à force ; je les garderai de la tempête, & ne grêlerai point deſſus : mais entends bien, je retiens pour mon partage ce qui ſera deſſus terre, tu auras le deſſous.

— Travaille, villain, travaille. Je vais tenter les hérétiques : ce ſont ames friandes en carbonnade : monſieur Lucifer à ſa colique, celui ſera une gorge chaude. »

« Venu le tems de la cueillette, le diable ſe trouva au lieu, avec un eſcadron de diableteaux de chambre. Là rencontrant le laboureur & ſes gens, commença ſeyer & recueillir les feuilles de raves. Après lui le laboureur bêchoit & tiroit les groſſes raves, & les mettoit en poches. Ainſi s'en vont tous enſemble au marché. Le laboureur vendoit très-bien ſes raves. Le diable ne vendit rien ; qui pis eſt, on ſe moquoit de lui publiquement. Je vois bien, villain, dit le diable, que par toi je ſuis trompé. Je veux faire fin du champ. Ce ſera de telle maniere que nous nous entregratterons l'un l'autre, & qui de nous deux premier ſe rendra, quittera ſa part du champ. Il demeurera entier au vainqueur. La journée ſera à huitaine. Va, villain, je te gratterai en diable. »

« J'allois tenter les pillards, Chicanoux, déguiſeurs de procès, notaires, fauſſaires, avocats, prévaricateurs ; mais ils m'ont fait dire par un truchement qu'ils étoient tous à moi. Auſſi bien Lucifer ſe fâche de leurs ames ; & les renvoie ordinairement aux diables de cuiſine, ſinon quand

elles ſont ſaupoudrées (1). Vous dites qu'il n'eſt déjeûner que d'écoliers ; dîner que d'avocats ; goûter (2) que de vignerons ; ſouper que de marchands ; reveillonner que de chambrieres. Il eſt vrai, monſieur Lucifer ſe plaît à tous ces repas ; & ſe ſouloit (3) déjeuner d'écoliers. Mais, las ! ne ſais par quel malheur depuis certaines années ils ont avec leurs études adjoint les ſaintes bibles (4). Pour cette cauſe plus n'en pouvons au diable l'un tirer ; & je crois que ſi les cafards ne nous y aident, leur ôtant par menaces, injures, force, violence, & brûlemens leur Saint-Paul d'entre les mains, plus là-bas n'en grignoterons. »

« D'avocats pervertiſſeurs de droit, & pilleurs de pauvres gens, il dîne ordinairement ; & ne lui manquent. Mais on ſe fâche de toujours un pain manger. Il dit n'a gueres en plein chapitre qu'il mangeroit volontiers l'ame d'un cafard,

---

(1) Le commentateur de Rabelais prétend ici que, ſans cette précaution, cette ſorte d'ames ſe corrompt d'abord.

(2) Il y a dans Rabelais *reſſiner*, qui veut dire la même choſe.

(3) Avoit coutume de.

(4) Ce trait eſt paſſablement vif. On brûloit alors les calviniſtes ; & ce ſont leurs études qui ſont ici déſignées, comme ſauvant des griffes du diable les écoliers qui les ſuivent.

qui eût oublié de se recommander soi-même en son sermon, & promit double paye & notable appointement à quiconque lui en apporteroit une. Chacun de nous se mit en quête. Mais rien n'y avons profité. Tous admonestent les nobles dames de donner à leur couvent. »

« De goûter ils s'est abstenu depuis qu'il eut sa forte colique provenante de ce qu'aux contrées boréales, l'on avoit ses nourrissons, vivandiers, charbonniers, & chaircuitiers, outragé vilainement (1). Il soupe très-bien de marchands usuriers, apothicaires, faussaires, billonneurs, adultérateurs (2) de marchandises; & quelquefois qu'il est en ses bonnes (3), reveillonne de chambrieres, lesquelles après avoir bu le bon vin de leurs maîtres, rempliſſent le tonneau d'eau puante. Travaille, villain, travaille &c. »

La maniere dont le diable est trompé la troisieme fois est trop gaillarde pour être rapportée ici. On peut la voir dans Rabelais (4), & dans

---

(1) Allusion à l'expulsion des moines hors de l'Angleterre & des deux royaumes du Nord. Adieu aussi pour Lucifer, ses vivandiers, charbonniers & chaircuitiers de France.

(2) Qui gâtent & corrompent les marchandises par de mauvais mélanges.

(3) En ses goguettes.

(4) Pantagruel, liv. 4, chap. 47.

la Fontaine qui en a fait un joli conte, où l'on retrouve bien ce qu'il y a de plaisant en celui-ci, mais non ce qu'il y a de malin & de philosophique. Tant y a que le diable est encore pris pour dupe, & que le champ reste au laboureur, quoiqu'en terre maudite & excommuniée.

Si certain schisme, dont on nous fait la plaisanterie de nous menacer, est déclaré cette année, vous verrez de même que chaque laboureur restera maître de son champ ; que les raves, les choux, le bled y viendront comme de coutume ; & que même les vins de Bourgogne, de Bordeaux & de Champagne n'en seront pas moins exquis. Je conseille aux Papimanes, scandalisés du peu d'effet de la Bulle, de se consoler en buvant du meilleur.

CHAPITRE VII.

Du Pape, des Papistes & des Décrétales.

« LAISSANT l'isle désolée des Papefigues, navigâmes par un jour en sérénité & tout plaisir, quand à notre vue s'offrit la benoiste isle des Papimanes. Soudain que nos ancres furent au port jettées, vinrent vers nous en un esquif quatre personnes diversement vêtues. L'une en moine enfrocqué, crotté, botté; l'autre en fauconnier, avec un leurre & gant d'oiseau; l'autre en solliciteur de procès, ayant un grand sac plein d'informations, citations, chicaneries & ajournemens en main; l'autre en vigneron d'Orléans, avec belles guêtres de toile, un panier & une serpe à la ceinture.

» Incontinent qu'ils furent joints à notre navire, s'écrierent à haute voix, tous ensemble demandans : l'avez-vous vu, gens passagers ? l'avez-vous vu ? Qui ? demandoit Pantagruel. Celui-là, répondoient-ils. Qui est-il ? demanda frere Jean : par la mort je l'assommerai de coups ; pensant qu'ils s'informoient de quelque larron, meurtrier ou sacrilége. Comment, dirent-ils, gens

pérégrins (1), ne connoissez-vous l'unique ? Seigneurs, dit Epistemon, nous n'entendons tels termes : mais exposez-nous, s'il vous plaît, de qui vous entendez, & nous vous en dirons la vérité sans dissimulation. C'est, disent-ils, celui qui est : l'avez-vous jamais vu ? Celui qui est, répondit Pantagruel, par notre théologique doctrine est Dieu. Oncques certes ne le vîmes, & n'est visible à œil corporel. Nous ne parlons mie, dirent-ils, de ce haut Dieu qui domine par les cieux ; nous parlons du Dieu en terre : l'avez-vous oncques vu ? Ils entendent, dit Carpalim, du Pape, sur mon honneur. Oui, oui, répondit Panurge : ouidà, messieurs, j'en ai vu trois, à la vue desquels je n'ai gueres profité. Comment ? dirent-ils, nos saintes décrétales chantent qu'il n'y en a jamais qu'un vivant. J'entends répondit Panurge, les uns successivement après les autres. autrement n'en ai-je vu qu'un à la fois.

» O gens, dirent-ils, trois & quatre fois heureux, soyez les bien plus que très-bien venus ! Adoncques s'agenouillerent devant nous, & nous vouloient baiser les pieds ; ce que ne leur voulumes permettre, leur remontrant qu'au Pape, si là de fortune en propre personne venoit, ils ne sauroient faire davantage. Si ferions, si, répon-

(1) Voyageurs.

dirent-ils : cela eſt entre nous jà réſolu. Nous lui baiſerions le cul ſans feuille ». J'en demande encore pardon au lecteur délicat ; mais ce trait m'a paru demander grace. Je ſupprime le reſte, pour qui je ne l'obtiendrois pas.

» Pantagruel demandoit cependant à un mouſſe de leur eſquif qui étoient ces perſonnages. Il lui fit réponſe que c'étoient les quatre états de l'iſle ; & ajouta que ſerions bien accueillis & bien traités, puiſqu'avions vu le Pape. Panurge lui dit ſecrétement : tout vient à point qui peut attendre. A la vue du Pape jamais n'avions profité : à cette heure, de par tous les diables, nous profitera, comme je vois. Alors deſcendimes en terre, & venoient au-devant de nous, comme en proceſſion, tout le peuple du pays, hommes, femmes, petits enfans. Nos quatre états leur dirent à haute voix : ils l'ont vu ; ils l'ont vu ; ils l'ont vu. A cette proclamation, tout le peuple s'agenouilloit devant nous, levant les mains jointes au ciel & criant : ô gens heureux ! ô bien heureux ! Et dura ce cri plus d'un quart d'heure.

» Tant grandes furent leurs exclamations, que Homenaz (1) y accourut (ainſi appellent-ils leur évêque) ſur une mule débridée, caparaſ-

(1) Un *homenaz*, ſelon les commentateurs, ſe dit en Languedoc d'un grand fat qui n'a ni monde ni eſprit.

sonnée de vert, accompagné de ses suppôts, portant croix banieres, gonfalons, baldaquins, torches, bénitiers; & nous vouloit pareillement baiser les pieds à toute force, disant qu'un glossateur de leurs saintes décrétales avoit laissé par écrit, qu'ainsi comme le Messie tant & si longtems des juifs attendu, enfin leur étoit advenu, aussi en cette isle quelque jour le Pape viendroit: attendant cette heureuse journée, si là arrivoit personne qui l'eût vu à Rome ou autre part, qu'ils eussent à le bien fêtoyer & révéremment traiter. Toutefois nous en excusâmes honnêtement.

Homenaz les conduit à l'église, & leur promet qu'après la messe ils iront *bancqueter*. « Approchant de la porte du temple, apperçûmes un gros livre doré, tout couvert de fines & précieuses pierres, balais, émeraudes, diamans, unions, plus ou pour le moins autant excellentes que celles qu'Octavian (1) consacra à Jupiter Capitolin. Et pendoit en l'air, attaché à deux grosses chaines d'or, au haut du portail. Nous le regardions en admiration. Pantagruel le manioit & tournoit à plaisir, car il y pouvoit aisément toucher: & nous assuroit qu'au touchement d'icelui, il sentoit un doux

(1) Auguste.

prurit des ongles & dégourdiſſement des bras ; enſemble tentation véhémente de battre un ſergent ou deux, pourvu qu'ils n'euſſent tonſure (1).

» Adoncques : nous dit Homenaz jadis la loi fut baillée aux Juifs par Moïſe, écrite des doigts propres de Dieu. L'oriflamme fut des cieux tranſmiſe aux nobles & très-chrétiens rois de France, pour combattre les infideles. Régnant Numa Pompilius, roi ſecond des Romains, en Rome fut du ciel vu deſcendre le tranchant bouclier, dit Ancile. Ici ſemblablement voyez les ſacrées décrétales, écrites de la main d'un ange chérubin, & à nous ici miraculeuſement du ciel des cieux tranſmiſes, en façon pareille que par Homere, pere de toute philoſophie (exceptez toujours les divines décrétales) le fleuve du Nil eſt appellé Diipetès, tombé du ciel. Et parce que avez vu le Pape, évangéliſte d'icelles & protecteur ſempiternel, vous ſera par nous permis de les voir & baiſer au-dedans, ſi bon vous ſemble.

---

(1) Par les décrétales, il eſt défendu, ſous peine d'excommunication, de frapper, pour quelque occaſion que ce ſoit, ni les clercs, ni les laïcs tonſurés. Or il y avoit alors des ſergens clercs en grand nombre, d'autres laïcs tonſurés, qui ſavoient bien ſe prévaloir de leurs priviléges pour commettre impunément toutes ſortes de crimes dans les fonctions de leurs offices.

Mais

Mais il vous conviendra auparavant trois jours jeûner, & régulièrement confeſſer, curieuſement épluchant & inventoriant vos péchés, ſi dru qu'en terre ne tombât une ſeule circonſtance, comme divinement nous chantent les dives décrétales que voyez. »

Panurge dit qu'il ſe confeſſeroit volontiers, mais qu'il n'a déja que trop jeûné : frere Jean en dit autant ; & ils aiment mieux ſe paſſer de voir en dedans les décrétales. « Entrons doncques, dit Homenaz, en l'égliſe, & pardonnez-nous ſi préſentement ne vous chantons la belle meſſe de Dieu. L'heure de mi-jour eſt paſſée, après laquelle nos ſacrées décrétales nous défendent meſſe chanter, meſſe, dis-je, haute & légitime. Mais je vous en dirai une baſſe & ſéche. J'en aimerois mieux, dit Panurge, une mouillée de quelque bon vin d'Anjou.

» La meſſe parachevée, Homenaz tira d'un coffre, près le grand autel un gros fatras de clefs, deſquelles il ouvrit à trente-deux clavures & quatorze cadenats, une fenêtre de fer bien barrée au-deſſus dudit autel ; puis par grand myſtere ſe couvrit d'un ſac mouillé, & tirant un rideau de ſatin cramoiſi, nous montra une image peinte aſſez mal, ſelon mon avis ; y toucha un bâton longuet, & nous fit à tous baiſer la

touche (1) : puis nous demanda : que vous semble de cette image ? C'eſt, répondit Pantagruel, la reſſemblance d'un Pape. Je le connois à la tiare, à l'aumuſſe, au rochet, à la pantouſle. Vous dites bien, dit Homenaz : c'eſt l'idée de ce Dieu de bien en terre, la venue duquel nous attendons dévotement, & lequel eſpérons une fois voir en ce pays. O heureuſe & déſirée, & tant attendue journée ! Et vous heureux & bienheureux, qui tant avez eu les aſtres favorables qu'avez vivement & réellement vu en face ce bon Dieu en terre, duquel voyant ſeulement le portrait, gagnons pleine rémiſſion de tous nos péchés mémorables ; enſemble la tierce partie avec dix-huit quarantaines des péchés oubliés (2). Auſſi ne la voyons nous qu'aux grandes fêtes annuelles.

» Il me ſemble, dit Panurge, que ce portrait fault (3) en nos derniers papes : car je les ai vus, non aumuſſe, ains armet en tête porter, timbré d'une tiare perſique (4) ; & tout l'empire

(1) Alluſion aux fraudes des poſſeſſeurs de reliques & de ceux qui les montrent. Rabelais n'aſſure pas que le bâton ait touché le portrait papal, mais ſeulement qu'il lui parut ainſi.

(2) Style des canons pénitentiels.

(3) Manque, eſt fautif, &c.

(4) Ceci tombe ſur-tout ſur Jules II.

chrétien étant en paix & silence, eux seuls faire guerre félonne & très-cruelle. C'étoit doncques, dit Homenaz, contre les rebelles, hérétiques, protestans, désespérés, non obéissans à la sainteté de ce bon Dieu en terre? Cela lui est non-seulement permis & licite, mais commandé par les sacrées décrétales; & doit à feu & à sang mettre empereurs, rois, ducs, princes, républiques, incontinent qu'ils transgresseront un iota de ses commandemens; les spolier de leurs biens, les dépossléder de leurs royaumes, les proscrire, les anathématiser; & non-seulement occire leurs corps & ceux de leurs enfans & autres parens, mais aussi leurs ames damner, au parfond de la plus ardente chaudiere qui soit en enfer.

» Ici, dit Panurge, par tous les diables, ne sont-ils hérétiques comme ils le sont parmi les Allemagnes & Angleterre. Vous êtes chrétiens triés sur le volet. Oui, vrai Dieu, dit Homenaz; aussi serons-nous tous sauvés. Allons prendre de l'eau-bénite: puis dînerons. »

Notez bien que cet Homenaz, loin d'être sur tout le reste un fanatique emporté, n'est qu'un bon dévot, doux, fade & imbécille. Mais dès qu'il est question d'hérétiques, il ne parle plus que d'anathêmes, d'occisions, de feu, de sang & de chaudieres. Et ce sont là des *chrétiens triés*

sur le volet; & cet homme dit, dans sa simplicité barbare, que, moyennant cette doctrine, *ils seront tous sauvés*! Ce caractere du Superstitieux n'est pas tracé par un philosophe superficiel, ni par un observateur médiocre.

CHAPITRE VIII.

Produit & emploi des quêtes & aumônes, & louange des décrétales.

» OR, notez que durant la messe séche d'Homenaz, trois marguilliers de l'église, chacun tenant un grand bassin en main, se promenoient parmi le peuple, disant à haute voix : n'oubliez les gens heureux qui l'ont vu en face!

» Sortant du temple, ils apporterent à Homenaz leurs bassins tout pleins de monnoie papimanique. Homenaz nous dit que c'étoit pour faire bonne chère, & que de cette contribution & taillon une partie seroit employée à bien boire, l'autre à bien manger, suivant une mirifique glose, cachée en un certain coin de leurs saintes décrétales. Ce qui fut fait en un beau cabaret; & croyez que la chère fut copieuse & les buvettes numéreuses (1).

» Le sert & dessert fut porté par les filles pucelles mariables du lieu, belles, je vous affie (2), saffrettes, blondettes, doucettes & de

(1) Nombreuses.

(2) Je vous assure.

bonne grace ; lesquelles vêtues d'aubes longues, blanches & déliées, à doubles ceintures, le chef (1) ouvert, les cheveux mêlés de petites bandelettes & rubans de soie violette, semés de roses, œillets, marjolaine, anis, oranges & autres fleurs odorantes, à chaque cadence nous invitoient à boire, avec doctes & mignonnes révérences.

» Elles étoient volontiers vues de toute l'assistance. Frere Jean les regardoit de côté, comme un chien qui emporte un plumail. Au dessert du premier mets fut par elles mélodieusement chanté une épode à la louange des sacro-saintes Décrétales.

» A l'apport du second service, Homenaz, tout joyeux & ébaudi adressa la parole à l'un des maitres sommeliers ; & se fit verser un grand hanap (2) de vin extravagant (3). Il le tint en main, & soupirant profondément, dit à Pantagruel : monseigneur, & vous beaux amis, je bois à vous tous de bien bon cœur : soyez les très-bien venus. Lorsqu'il eut bu & rendu le hanap à la

---

(1) Le haut de la robe, ou de l'aube.

(2) Grande tasse.

(3) On appelle *extravagantes* des décrétales ou décisions des papes, ou constitutions particulieres, ajoutées au corps du droit canon. Ce *vin extravagant* étoit un vin de dîmes, con-

bachelette gentille, fit une lourde exclamation, disant : ô dives décrétales! tant par vous est le bon vin trouvé bon. Ce n'est pas, dit Panurge, le pis du panier. Mieux seroit, dit Pantagruel, si par elles le mauvais vin devenoit bon.

» O Seraphique sixieme ! (1) dit Homenaz continuant, tant vous êtes nécessaire au sauvement des pauvres humains ! O Chérubiques Clémentines (2), comment en vous est proprement contenue & décrite la parfaite institution du vrai chrétien! O extravagantes (3) Angéliques, comment sans vous périroient les pauvres ames, lesquelles ici bas errent par les corps mortels en cette vallée de misere ! Hélas ! quand sera ce don & grace particuliere faite aux humains, qu'ils se déliſtent de toutes autres études & négoces pour vous lire, vous entendre, vous savoir, vous user, pratiquer, incorporer aux profonds ventricules de leurs cerveaux; aux internes moëlles de leurs os, aux perplexes labyrinthes de leurs

---

cédé à l'église d'Homenaz par quelqu'*extravagante*, ou constitution particuliere.

(1) C'est le sixieme bref, ou la sixieme bulle de je ne sais quel Pape.

(2) Décrétales de Clément V recueillies par Jean XXII son successeur.

(3) Voyez la note 3 de la page précédente.

artères? O lors & non plutôt, & non autrement heureux le monde! O lors nullité de grêle, gelée, frimats, vimaires (1)! O lors abondance de tous biens en terre! O lors paix obstinée infringible (2) dans l'univers; cessation de guerres, pilleries, briganderies, assassinemens, excepté contre les hérétiques & rebelles maudits! O lors joyeuseté, allégresse, liesse, soulas, déduits, plaisirs, délices en toute nature humaine!

» Mais, ô grande doctrine, inestimable érudition, préceptions déifiques emmortaisées dans les divins chapitres de ces éternelles décrétales! O comment, lisant seulement un demi-canon, un petit paragraphe, un seul dit notable de ces sacro-saintes décrétales, vous sentez en vos cœurs enflammés la fournaise d'amour divin, de charité envers votre prochain, pourvu qu'il ne soit hérétique; mépris assuré de toutes choses fortuites & terrestres; extatique élévation, voire jusqu'au troisieme ciel; contentement certain en toutes vos affections » !

Toujours *pourvu qu'il ne soit hérétique*, *excepté contre les hérétiques maudits*. On voit que Rabe-

(1) Dégât occasionné dans les forêts par les ouragans.
(2) Impossible à rompre.

lais ne perd pas de vue le caractere de ſon Superſtitieux ; doucereux, mielleux ſur-tout le reſte ; âpre, ſans charité, ſanguinaire, impitoyable contre les ſeuls hérétiques, c'eſt-à-dire, contre ceux de ſes ſemblables qui déraiſonnent d'une maniere un peu différente de la ſienne.

CHAPITRE IX.

Miracles advenus par les décrétales.

» VOICI, dit Panurge, qui dit d'or; mais j'en crois le moins que je peux. Car il m'advint un jour à Poitiers, chez un docteur décrétaliſte d'en lire un chapitre : le diable m'emporte, ſi, à la lecture d'icelui, je ne fus tant conſtipé du ventre, que je le fus pendant plus de quatre ou cinq jours. Ha, ha, mon ami, dit Homenaz, par aventure étiez en état de péché mortel.

» Un jour, dit frere Jean, je m'étois à Séville torché le cul (1) d'un feuillet d'une méchante Clémentine : je me donne à tous les diables, s'il ne m'advint hémorroïdes horribles. Ce fut, dit Homenaz, évidente punition de Dieu, vengeant le péché qu'aviez fait, incaquant (2) ces ſacrés livres, leſquels deviez baiſer

(1) Ne vous arrêtez point, lecteurs, à cette expreſſion qui vous choque ici pour la derniere fois; mais contemplez avec édification ces beaux miracles, & ſur-tout la crédulité & la ſuperſtition en perſonne dans ce bon Homenaz qui s'obſtine à voir tous ces accidens comme des punitions de trop d'irrévérence ou de trop peu de foi.

(2) De l'italien *incacare*.

& adorer, je dis d'adoration de latrie, ou d'hyperdulie pour le moins.

» Jean Chouart, dit Ponocrates, à Montpellier, avoit acheté de quelques moines une belle décrétale écrite en beau & grand parchemin, pour en faire des velins pour battre l'or. Le malheur y fut si étrange, que oncques piéce n'y fut frappée qui vint à profit. Toutes furent dilacérées & étripées. Punition, dit Homenaz, & vengeance divine.

» Au Mans, dit Eudemon, François Cornu, apothicaire, avoit en cornets employé une *Extravagante* frippée : je désavoue le diable, si tout ce qui dedans fut empacqueté, ne fut sur l'instant empoisonné, pourri & gâté : encens, poivre, gérofle, safran, cire, épices, casse, rhubarbe, tamarins, généralement tout. Abuser, dit Homenaz, aux choses profanes de ces tant sacrées écritures ! Vengeance & divine punition.

» A Paris, dit Carpalim, Grognet, couturier, avoit employé une vieille Clémentine en patrons & mesures. O cas étrange ! Tous habillemens taillés sur tels patrons & telles mesures, furent gâtés & perdus; robes, cappes, manteaux, jupes, casaquins, collets, pourpoints, cottes & vertugades. Grognet, cuidant tailler une cappe, tailloit la forme d'une braguette; sur la forme d'un

casaquin tailloit une aumusse ; pour un collet faisoit un brodequin ; pensant faire un manteau, faisoit un tambourin de suisse. Tellement que le pauvre homme par justice fut condamné à payer les étoffes de tous ces chalans ; & de présent est à l'hôpital. Punition, dit Homenaz, & vengeance divine.

» A Cahusac, dit Gymnaste, partie fut faite pour tirer au but entre les seigneurs d'Estissac & de Lauzun. On avoit dépecé une demi-décrétale, & des feuillets taillé le blanc pour le but. Je me donne, je me vends, je me donne à travers tous les diables, si jamais arbalétrier du pays tira trait dedans. Tous furent à côté. Rien du blanc sacro-saint ne fut barbouillé, dépucellé ni entamé. Encore celui qui gardoit les gages nous juroit son grand serment qu'il avoit vu manifestement une fléche entrant au milieu du blanc, sur le point de toucher & enfoncer, s'être écartée loin d'une toise. Miracle, s'écria Homenaz, miracle, miracle ! *Clérice*, éclaire ici. Vous me semblez vrais christians.

» A Landerousse, dit Rhizotome, aux nôces de Jean Délif, le festin nuptial fut notable & somptueux, comme lors étoit la coutume du pays. Après souper, furent jouées plusieurs farces, comédies, sornettes plaisantes : furent dansées plusieurs moresques aux sonnettes & tambours ;

furent introduites diverſes ſortes de maſques & momeries. Mes compagnons d'école & moi, faute de maſques de papier, fimes nos faux viſages des feuillets d'un vieux *ſixieme*, qui là étoit abandonné, les découpant un peu à l'endroit des yeux, du nez & de la bouche. Cas merveilleux! Nos petites caroles (1), & puériles ébatemens achevés, ôtant nos faux viſages, apparûmes plus hideux & vilains que les diableteaux de la paſſion, tant avions les faces gâtées aux lieux touchés par leſdits feuillets. L'un y avoit la picote, l'autre le tac, l'autre la v....., l'autre la rougeole. Somme celui de nous tous étoit le moins bleſſé à qui les dents étoient tombées. Miracle, s'écria Homenaz, miracle!

» Il n'eſt, dit Rhizotome, encore tems de rire. Mes deux ſœurs avoient mis dans ce beau ſixieme, comme en preſſe, leurs guimpes, manchettes & collerettes ſavonnées de frais, bien blanches & empeſées. Par la vertudieu.....! Attendez, dit Homenaz; duquel Dieu entendez-vous? Il n'en eſt qu'un, répondit Rhizotome. Oui bien, dit Homenaz aux cieux : en terre n'en avons nous un autre? En avant, dit Rhizotome, par mon ame, je n'y penſois plus. Par la vertu doncques du Dieu Pape, leurs guim-

(1) Danſes en rond. De l'italien *carole*.

pes, collerettes & tout autre linge y devint plus noir qu'un sac de charbonnier. Miracle, s'écrie Homenaz! *Clérice*, éclaire ici, & note ces belles histoires ».

Notons les aussi nous-mêmes; & permettons-nous seulement cette petite question. Lorsqu'au seizieme siecle un Philosophe a pu se moquer ainsi des constitutions & des bulles, avec approbation & privilége du roi de France, comment au dix-huitieme, toute la France a-t-elle été sens dessus dessous pour une Bulle? Comment la race caffarde des Bullistes n'est-elle pas éteinte? Comment, à présent même, ose t-on nous parler de Bulles & de Décrétales? Ne faut-il pas être plus sot qu'Homenaz, pour voir aujourd'hui dans une Bulle ou dans un bref les destins de toute la France? Sixieme, Clémentine, ou tout ce qu'il vous plaira, ce sera toujours, en termes de l'art, une véritable *Extravagante*.

CHAPITRE X.

Comment, par la vertu des décrétales, l'or étoit ſubtilement tiré de France à Rome. Suite de l'éloge des décrétales.

« JE voudrois, dit Epiſtemon, avoir payé chopine & qu'euſſions à l'original collationné les terrifiques chapitres, *execrabilis*, *demulta*, *ſi plures*, *de annatis*, & certains autres, leſquels tirent par chacun an de France à Rome quatre cents mille ducats & davantage. Eſt-ce rien? Cela, dit Homenaz, me ſemble toutefois être peu, vu que la France la très-chriſtiane eſt unique nourrice de la cour romaine. (1)

» Mais trouvez-moi livres au monde, ſoit de philoſophie, de médecine, des loix, des mathématiques, des lettres humaines, voire par mon Dieu, de la ſainte écriture, qui en puiſſent autant tirer! Vous n'en trouverez point de cette auriflue énergie, je vous en aſſure. Encore ces diables hérétiques ne le veulent apprendre & ſa-

(1) On a jugé enfin cette Cour aſſez grande pour être ſervée.

voir. Brûlez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, empalez, démembrez, découpez, fricaſſez, grillez, crucifiez, écartelez, carbonnadez ces méchans hérétiques, décrétalifuges, décrétalicides, pires qu'homicides, pires que parricides, décrétalictones du diable ! (1)

» Vous autres gens de bien, ſi voulez être dits & réputés vrais chriſtians, je vous ſupplie à jointes mains ne croire autre choſe, autre choſe ne penſer, ne dire, n'entreprendre, ne faire, fors ſeulement ce que contiennent nos ſacrées décrétales & leurs corollaires, ce beau ſixieme, ces belles Clémentines, ces belles Extravagantes. O livres déifiques ! ainſi ſerez en gloire, honneur, exaltation, richeſſes, dignités en ce monde; de tous révérés, d'un chacun redoutés, à tous préférés, ſur tous révérés & choiſis. Car il n'eſt ſous la chappe du ciel gens plus idoines à tout faire & manier que ceux qui, par divine preſcience & éternelle prédeſtination, ſe ſont adonnés à l'étude des ſaintes décrétales.

» Voulez-vous choiſir un preux empereur, un bon capitaine, un digne chef & conducteur d'armée en tems de guerre, qui bien ſache tous inconvéniens prévoir, tous dangers éviter, bien mener ſes gens à l'aſſaut & au combat en allé-

(1) Toujours bon, toujours doux, toujours charitable.

greſſe, rien ne haſarder, toujours vaincre, ſans perte de ſes ſoldats, & bien uſer de la victoire? Prenez-moi un décrétaliſte.

» Voulez-vous, en tems de paix, trouver homme apte & ſuffiſant à bien gouverner l'état d'une république, d'un empire, d'une monarchie; entretenir l'égliſe, la nobleſſe, le ſénat & le peuple en richeſſe, amitié, concorde, obéiſſance, vertus, honnêteté? Prenez-moi un décrétaliſte.

» Voulez-vous trouver homme qui par vie exemplaire, beau parler, ſaintes admonitions, en peu de tems, ſans effuſion de ſang humain, conquête la terre ſainte, & à la ſainte foi convertiſſe les mécréans turcs, juifs, tartares & moſcovites? Prenez-moi un décrétaliſte.

» Qui fait en pluſieurs pays le peuple rebelle & détravé (1), les pages friands & mauvais, les écoliers badauds & aſniers? Leurs gouverneurs, leurs écuyers, leurs précepteurs n'étoient décrétaliſtes.

» Mais qui eſt-ce, en conſcience, qui a établi, confirmé, autoriſé ces belles religions (2) deſquelles en tous endroits voyez la chrétienté or-

(1) Déchaîné, comme un cheval qui a rompu ſes entraves.

(2) Maiſons religieuſes.

née, décorée, illustrée, comme est le firmament de ses claires étoiles? Dives décrétales.

» Qui a fondé, qui maintient, qui sustente, qui nourrit les dévôts religieux, par les couvens, monasteres & abbayes, sans les prieres diurnes, nocturnes, continuelles desquels seroit le monde en danger évident de retourner en son antique chaos? Sacrées décrétales.

» Qui fait & journellement augmente en abondance de tous biens temporels, corporels & spirituels, ce fameux & célebre patrimoine de Saint Pierre? Saintes décrétales.

» Qui fait le saint siége apostolique en Rome, de tout tems & aujourd'hui tant redoutable en l'univers, qu'il faut, bon gré malgré, que tous rois, empereurs, potentats & seigneurs dépendant de lui, par lui soient couronnés, confirmés, autorisés, viennent là bouquer & se prosterner à la mirifique pantoufle? Belles décrétales de Dieu.

» Je vous veux déclarer un grand secret. Les universités de votre monde, en leurs armoiries & devises, ordinairement portent un livre, les unes ouvert, & les autres fermé. Quel livre pensez-vous que ce soit? Je ne sais, certes, répondit Pantagruel : je ne lus oncques dedans. Ce sont, dit Homenaz, les décrétales, sans lesquelles périront les priviléges de toutes univer-

sités. Vous me devez celle-là. Ha, ha, ha, ha! Ici commença Homenaz à rire, baver & suer; & bailla son bonnet à une des filles, laquelle le posa sur son beau chef en grande allégresse, après l'avoir amoureusement baisé, comme gage & assurance qu'elle seroit premiere mariée.

» Je disois donc, reprit Homenaz, qu'ainsi vous adonnant à l'étude unique des sacrées décrétales, vous serez riches & honorés en ce monde. Je dis conséquemment qu'en l'autre vous serez infailliblement sauvés au benoît royaume des cieux, duquel les clefs sont baillées à notre bon Dieu (1) décrétaliarque.

» O mon bon Dieu, lequel j'adore & ne vis oncques, de grace spéciale, ouvre-nous, à l'article de la mort, pour le moins, ce très-sacré trésor de notre mere sainte église, duquel tu es protecteur, conservateur, administrateur, dispensateur; & donne ordre que ces précieuses œuvres de surrérogation, ces beaux pardons au besoin ne nous faillent; à ce que les diables ne trouvent que mordre sur nos pauvres ames, que la gueule horrifique d'enfer ne nous engloutisse. Si nous faut passer par purgatoire, patience. En ton pouvoir & arbitre est nous en délivrer quand tu voudras. Ici commença Homenaz à jetter grosses

(1) C'est le Pape, chef & souverain des Décrétales.

& chaudes larmes, battre sa poitrine, & baiser ses pouces en croix.

» Epistemon, frere Jean & Panurge, voyant cette fâcheuse catastrophe, commencerent, couverts de leur serviette, à crier miaut, miaut, feignant cependant s'essuyer les yeux, comme s'ils eussent pleuré. Les filles furent bien apprises, & à tous présenterent pleins hanaps de vin clémentin (1), avec abondance de confitures. Ainsi fut de nouveau le banquet réjoui.

» En fin de table, Homenaz nous donna grand nombre de grosses & belles poires, en disant: tenez, amis; ce sont poires singulieres, lesquelles ailleurs ne trouverez. En cette isle seule naissent ces belles poires. Faites-en, si bon vous semble, pépinieres en vos pays. Comment, demanda Pantagruel, les nommez-vous? Non autrement que poires, répondit Homenaz. Nous sommes simples gens, puisqu'il plaît à Dieu; & appellons les figues, figues; les prunes, prunes; & les poires, poires. Vraiment, dit Pantagruel, quand je ferai en mon ménage, j'en enterai en mon jardin de Touraine, sur la rive de Loire, & feront dites

(1) Clément V étoit de Bordeaux, & avoit fait planter, à une lieue de cette ville, une vigne qui porte encore aujourd'hui son nom.

poires de bon chrétien ; car oncques ne vis chrétiens meilleurs que ces bons papimanes.

» Le dîner parachevé, prîmes congé d'Homenaz, & de tout le bon populaire, humblement les remerciant, & pour rétribution de tant de biens, leur promettant que, venus à Rome, ferions avec le Pere ſaint tant qu'en diligence il les iroit voir en perſonne. »

Je ne ſais s'il y eſt allé. On a vu dans ces derniers tems que Papegaut gagnoit peu de choſe à voyager. Papimanie ſe dépeuple : ſa préſence ne la repeupleroit pas, n'empêcheroit pas les tranſmigrations fréquentes au pays de Papefigue. Le tems approche où il ſera réduit à l'iſle ſonnante. Qui ſait encore ſi ce ſera pour long-tems, & ſi l'on ne verra pas bientôt inſcrit ſur le château Saint-Ange, ces mots, qu'un de nos bons patriotes a fait graver ſur le fronton de ſon ci-devant château, en place de ſes armoiries ?

Finita è la comedia.

CHAPITRE XI.

Des miracles des saints, & du regne des philosophes.

On seroit fâché de finir cet ouvrage sans y trouver le sentiment de notre grave auteur sur un article aussi important pour l'isle Sonnante que celui des miracles des saints, source de richesses pour elle en France, depuis la sainte Baume jusqu'à saint Guignolet ; & sans pouvoir inférer de quelque passage de Rabelais quelle étoit son opinion générale sur ce qui peut assurer le bonheur des peuples : ce très-court chapitre satisfera sur l'un & sur l'autre point.

Cinq pélerins que frere Jean avoit délivrés des mains des ennemis, furent conduits devant le roi Grand-gousier, qui leur demanda d'où ils venoient & où ils alloient. Las-d'aller répondit pour tous : « nous venons de saint Sébastien près de Nantes, & nous en retournons par nos petites journées. Voire mais, dit Grand-gousier, qu'alliez-vous faire à saint Sébastien ? nous allions, dit Las-d'aller, lui offrirnos vœux contre la peste. Oh ! dit Grand-gousier, pauvres gens, estimez-vous

que la peſte vient de ſaint Sébaſtien ? Oui vraiment, répondit Las-d'aller, nos prêcheurs nous l'affirment. Oui, dit Grand-gouſier, les faux prophetes vous annoncent-ils tels abus ? Blaſphement-ils en cette façon les juſtes & ſaints de Dieu, qu'ils les font ſemblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains ?

» Comme Homere écrit que la peſte fut miſe en l'oſt (1) des Grecs par Apollon, & comme les poëtes feignent un grand tas de Véjoves & dieux malfaiſans ; ainſi prêchoit à Sinais un caffard, que ſaint Antoine mettoit le feu aux jambes, ſaint Eutrope faiſoit les hydropiques, ſaint Gildas les foux, ſaint Genou les gouttes. Mais je le punis en tel exemple, quoiqu'il m'appellât hérétique, que depuis ce tems, caffard quiconque n'eſt oſé entrer en mes terres ; & m'ébahis ſi votre roi les laiſſe prêcher par ſon royaume tels ſcandales ; car plus ſont à punir que ceux qui par art magique ou autre engin auroient mis la peſte par le pays. La peſte ne tue que le corps, mais tels impoſteurs empoiſonnent les ames. »

Les pélerins entendant ce diſcours ne faiſoient que ſoupirer & dire au fils du roi : « ô qu'heu-

(2) Au camp. La Fontaine a dit auſſi, *tout l'oſt des Grecs*. Son ſtyle eſt rempli d'expreſſions & de phraſes de Rabelais.

reux est le pays qui a pour seigneur un tel homme ! Nous sommes plus édifiés & instruits en ce propos qu'il nous a tenu qu'en tous les sermons qui nous furent prêchés dans notte ville.

» C'est, dit Gargantua, ce que dit Platon, que lors les républiques seront heureuses quand les rois philosopheront, ou les philosophes regneront. »

CHAPITRE XII.

Conclusion.

Les rois ne se pressant pas de philosopher, il falloit bien que les philosophes accomplissent enfin la prophétie de Platon & de Rabelais. Aussi font-ils.

FIN.

TABLE

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION, page 1

CHAPITRE Ier. *Qu'il y a dans les ouvrages de Rabelais, sous l'extérieur de la folie, un sens profond, politique & philosophique qu'on doit se donner la peine d'y chercher,* 9

CHAP. II *De la Liste civile, ou de la dépense personnelle d'un roi,* 14

CHAP. III. *De l'éducation d'un roi,* 17

CHAP. IV. *Continuation du même sujet,* 22

CHAP V. *De la guerre & de la paix,* 29

CHAP. VI. *Suite du précédent,* 38

CHAP. VII. *Du sort des héros dans l'autre monde, & des métamorphoses politiques,* 44

CHAP. VIII. *De l'ancien ordre judiciaire, du parlement & des juridictions inférieures,* 49

CHAP. IX. *De la Grand'chambre,* 57

CHAP. X. *Comment la Grand'chambre vivoit de corruption, où l'on voit par occasion ce que les bons gentilshommes faisoient pendant leur vie, & ce qu'ils devenoient après leur mort,* 66

CHAP. XI. *Des bas-officiers de justice, & de leur maniere de vivre aux dépens des nobles,* 65

CHAP. XII. *De la chambre des comptes,* 71

SECONDE PARTIE.

CHAP Ier. *Des moines & ordres religieux,* 79

CHAP. II. *Des ordres mendians,* 89

CHAP. III. *Des prêtres & moines, des cardinaux & du Pape,* 94

CHAP. IV. *Des ordres religieux & militaires, & du bon emploi des donations faites à l'Eglise,* 103

CHAP. V. *Du Pape, des excommunications, & de l'inviolabilité des évêques,* 109

CHAP. VI. *De l'autorité du Pape, & de la puissance du diable,* 116

CHAP. VII. *Du Pape, des papistes & des décrétales,* 121

CHAP. VIII. *Produit & emploi des quêtes & aumônes, & louanges des décrétales*, 125
CHAP. IX. *Miracles advenus par les décrétales*, 133
CHAP. X. *Comment, par la vertu des décrétales, l'or étoit ſubtilement tiré de France à Rome. Suite de l'éloge des décrétales*, 149
CHAP. XI. *Des miracles des ſaints, & du regne des philoſophes*, 149
CHAP. XII. *Concluſion.* 150

Fin de la Table.